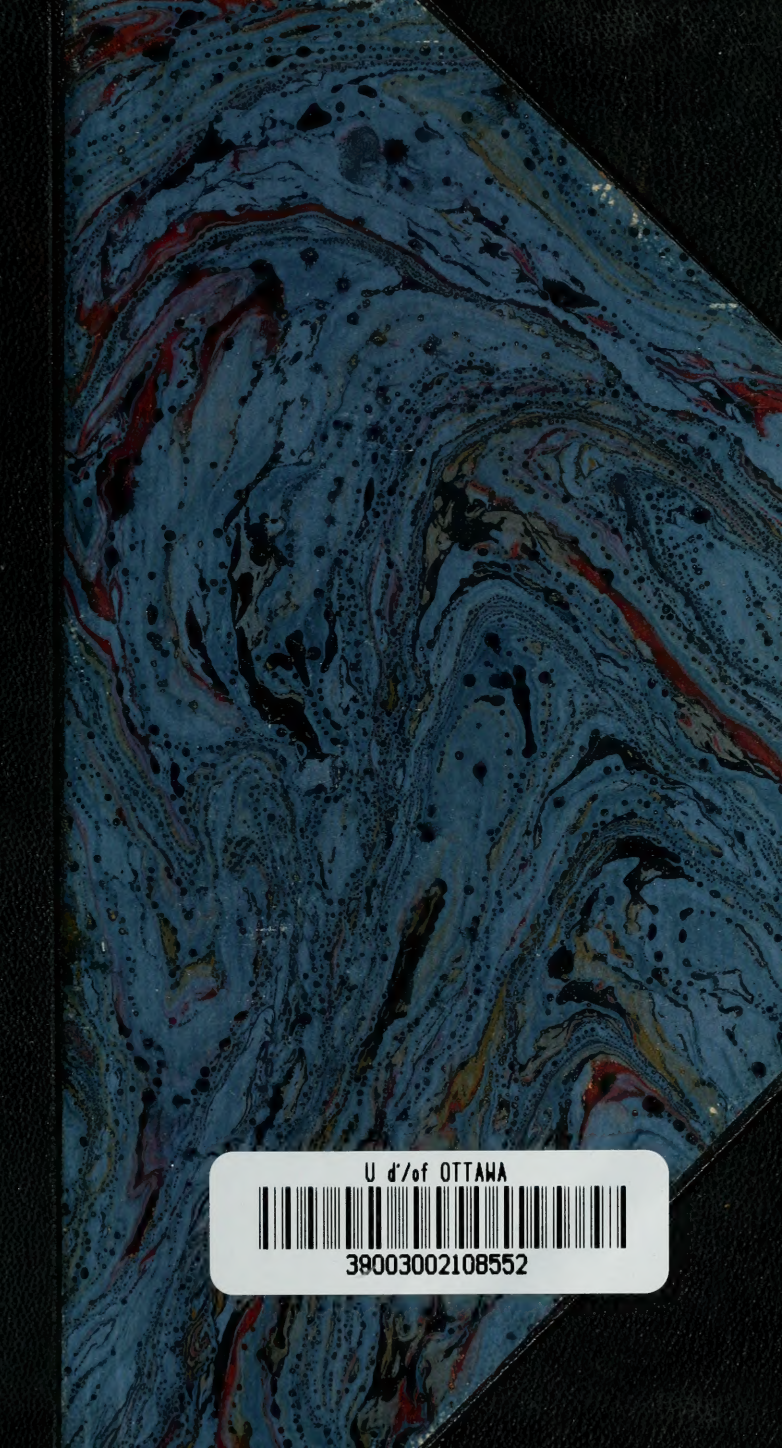

U d'/of OTTAWA
39003002108552



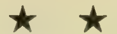


ŒUVRES

DE

FRANCIS JAMMES

QUATORZE PRIÈRES — ÉLÉGIES — TRISTESSES
ÉGLOGUES — TABLEAU D'AUTOMNE — TABLEAU D'HIVER
EN DIEU — L'ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES





PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI



ŒUVRES

DE

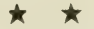
FRANCIS JAMMES

ŒUVRES

DE

FRANCIS JAMMES

QUATORZE PRIÈRES — ÉLÉGIES — TRISTESSES
ÉGLOGUES — TABLEAU D'AUTOMNE — TABLEAU D'HIVER
EN DIEU — L'ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES





PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trente-neuf exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1264

QUATORZE PRIÈRES

I

PRIÈRE POUR QUE LES AUTRES AIENT LE BONHEUR

Mon Dieu, puisque le monde fait si bien son devoir,
puisqu'au marché les vieux chevaux aux genoux lourds
et les bœufs inclinés se rendent tendrement :
bénissez la campagne et tous ses habitants.
Vous savez qu'étendus jusqu'à l'horizon bleu,
entre les bois luisants et le gave coureur,
sont des blés, des maïs et des vignes tordues.
Tout ça est là comme un grand océan de bonté
où tombent la lumière et la sérénité
et, de sentir leur sève au soleil clair de joie,
les feuilles chantent en remuant dans les bois.
Mon Dieu, puisque mon cœur, gonflé comme une grappe,

veut éclater d'amour et crève de douleur :
si c'est utile, mon Dieu, laissez souffrir mon cœur...
Mais que, sur le coteau, les vignes innocentes
mûrissent doucement sous votre Toute-Puissance.

Donnez à tous tout le bonheur que je n'ai pas,
et que les amoureux qui vont se parler bas
dans la rumeur des chars, des bêtes et des ventes,
se boivent des baisers, la hanche sur la hanche.
Que les bons chiens paysans, dans un coin de l'auberge,
trouvent la soupe bonne et s'endorment au frais,
et que les longs troupeaux des chèvres traînassantes
broutent le verjus clair aux vrilles transparentes.
Mon Dieu, voici : négligez-moi si vous voulez...
Mais... merci... Car j'entends, sous le ciel de bonté,
ces oiseaux qui devraient mourir dans cette cage,
chanter de joie, mon Dieu, comme une pluie d'orage.

II

PRIÈRE POUR DEMANDER UNE ÉTOILE

O mon Dieu, laissez-moi aller prendre une étoile :
peut-être que ça calmera mon cœur malade...
Mais vous ne voulez pas que je prenne une étoile,
vous ne le voulez pas et vous ne voulez pas
que le bonheur me vienne un peu dans cette vie.
Voyez : je ne veux pas me plaindre et je me tais
dans moi-même, sans fiel aucun ni raillerie,
comme un oiseau en sang caché entre deux pierres.
Oh ! Dites-moi si cette étoile c'est la mort ?...
Alors, donnez-la moi, comme on donne un sou d'or
à un pauvre qui a faim assis près d'un fossé ?
Mon Dieu, je suis pareil aux ânes aux pas cassés...
Ce que vous nous donnez, quand vous le retirez,

c'est terrible, et l'on sent alors dedans son cœur
passer comme du vent terrible qui fait peur.
Que faut-il pour guérir ? Mon Dieu, le savez-vous ?
Souvenez-vous, mon Dieu, que je portais du houx
lorsque j'étais enfant auprès de votre crèche
où ma mère arrangeait doucement les bobèches.
Ne pouvez-vous me rendre un peu ce que j'ai fait
et, si vous croyez que ça peut guérir mon cœur malade,
ne pouvez-vous, mon Dieu, me donner une étoile,
puisque j'en ai besoin pour la mettre ce soir
sur mon cœur qui est froid, qui est vide et qui est noir ?

III

PRIÈRE POUR QU'UN ENFANT NE MEURE PAS

Mon Dieu, conservez-leur ce tout petit enfant,
comme vous conservez une herbe dans le vent.
Qu'est-ce que ça vous fait, puisque la mère pleure,
de ne pas le faire mourir là, tout à l'heure,
comme une chose que l'on ne peut éviter ?
Si vous le laissez vivre, il s'en ira jeter
des roses, l'an prochain, dans la Fête-Dieu claire.
Mais vous êtes trop bon. Ce n'est pas vous, mon Dieu,
qui, sur les joues en roses, posez la mort bleue,
à moins que vous n'ayez de beaux endroits où mettre
auprès de leurs mamans leurs fils à la fenêtre?
Mais pourquoi pas ici ? Ah ! Puisque l'heure sonne,
rappelez-vous, mon Dieu, devant l'enfant qui meurt,
que vous vivez toujours auprès de votre Mère.

IV

PRIÈRE POUR AVOIR LA FOI
DANS LA FORÊT

Je n'espère plus rien, mon Dieu, je me résigne.
Je me laisse aller comme la courbe des collines.
Je sens la nuit sur moi comme elle est sur les champs,
quand le soleil s'éteint, le soir, comme une lampe.
Je ne vois plus en moi. Je suis comme le soir
qui fait qu'on ne voit plus les faneuses d'azur
à travers la prairie des pensées de mon âme.
Je voudrais être pareil au joli matin
où, dans la rosée rose, se peignent les lapins.
Je n'espère plus rien, mon Dieu, que le malheur,
et cela me rend doux comme l'agriculteur
qui suit patiemment la herse qui tressaute,
derrière, et au milieu des bœufs à cornes hautes.

Je suis abruti, mais c'est avec une grande douceur
que, du haut du coteau, dans la grande chaleur,
je regarde les bois luisants et noirs s'étendre
comme de grands morceaux de feuilles de silence.
Mon Dieu, peut-être que je croirais à vous davantage
si vous m'enleviez du cœur ce que j'y ai,
et qui ressemble à du ciel roux avant l'orage.
Peut-être, mon Dieu, que si vous me conduisiez
dans une chapelle bâtie au haut d'un arbre,
j'y trouverais la foi solide comme du marbre.
Les geais d'azur feraient un ciel qui chanterait
dans la chaleur glacée de la grande forêt,
et ils boiraient dans la fraîcheur du bénitier.
Une petite cloche annoncerait, le soir,
un office, et un autre à l'heure des mésanges.
Dans cette église, il n'y aurait pas de jeunes femmes,
mais seulement des vieux, des enfants et des anges.
On y serait au ciel, puisque c'est sur des branches.
On n'y saurait plus rien, n'y penserait à rien...
Mais seulement, la nuit, quelquefois, le vieux chien
découvrirait le bon voyageur égaré.

O mon Dieu, donnez-moi la foi dans la forêt ?

V

PRIÈRE POUR ÊTRE SIMPLE

Les papillons obéissent à tous les souffles,
comme des pétales de fleurs jetés vers vous,
aux processions, par les petits enfants doux.
Mon Dieu, c'est le matin, et, déjà, la prière
monte vers vous avec ces papillons fleuris,
le cri du coq et le choc des casseurs de pierres.
Sous les platanes dont les palmes vertes luisent,
dans ce mois de juillet où la terre se craquèle,
on entend, sans les voir, les cigales grinçantes
chanter assidûment votre Toute-Puissance.
Le merle inquiet, dans les noirs feuillages des eaux,
essaie de siffler un peu longtemps, mais n'ose.
Il ne sait ce qu'il y a qui l'ennuie. Il se pose

et s'envole tout à coup en filant d'un seul trait,
à ras de terre, et du côté où l'on n'est pas.

Mon Dieu, tout doucement, aujourd'hui, recommence
la vie, comme hier et comme tant de fois.
Comme ces papillons, comme ces travailleurs,
comme ces cigales mangeuses de soleil,
et ces merles cachés dans le froid noir des feuilles,
laissez-moi, ô mon Dieu, continuer la vie
d'une façon aussi simple qu'il est possible.

VI

PRIÈRE POUR AIMER LA DOULEUR

Je n'ai que ma douleur et je ne veux plus qu'elle.
Elle m'a été, elle m'est encore fidèle.
Pourquoi lui en voudrais-je, puisqu'aux heures
où mon âme broyait le dessous de mon cœur,
elle se trouvait là assise à mon côté ?
O douleur, j'ai fini, vois, par te respecter,
car je suis sûr que tu ne me quitteras jamais.
Ah ! Je le reconnais : tu es belle à force d'être.
Tu es pareille à ceux qui jamais ne quittèrent
le triste coin de feu de mon cœur pauvre et noir.
O ma douleur, tu es mieux qu'une bien-aimée :
car je sais que le jour où j'agoniserai,
tu seras là, couchée dans mes draps, ô douleur,
pour essayer de m'entrer encore dans le cœur.

VII

PRIÈRE POUR QUE LE JOUR DE MA MORT SOIT BEAU ET PUR

Mon Dieu, faites que le jour de ma mort soit beau et pur.
Qu'il soit d'une grande paix, ce jour où mes scrupules
littéraires ou autres, et l'ironie de la vie quitteront,
peut-être, la grande fatigue de mon front.
Ce n'est point comme ceux qui en font une pose
que je désire la mort, mais très simplement,
ainsi qu'une poupée une petite enfant.
Vous savez, ô mon Dieu, qu'il y a quelque chose
qui manque à ce qu'on appelle le bonheur,
et qu'il n'existe point, et qu'il n'est pas de gloire
complète, ni d'amour, ni de fleur sans défaut,
et qu'à ce qui est blanc il y a toujours du noir...

Mais faites, ô mon Dieu, qu'il soit beau, qu'il soit pur,
le jour où je voudrais, poète pacifique,
voir autour de mon lit des enfants magnifiques,
des fils aux yeux de nuit, des filles aux yeux d'azur...
Qu'ils viennent, sans un pleur, considérer leur père,
et que la gravité qui sera sur ma face
les fasse frissonner d'un large et doux mystère
où ma mort leur apparaîtra comme une grâce.

Que se disent mes fils : La gloire est vaine et laisse
de l'inquiétude à ceux qui savent que Dieu seul
est poète en posant le parfum des tilleuls
aux lèvres doucement fraîches des fiancées.
Que se disent mes fils : L'amour c'est l'ironie
qui sépare les êtres alors qu'ils sont unis :
le cœur de notre père a souffert jusqu'encore
d'avoir quitté le cœur de sa chère Mamore...

Et que mes filles se disent à mon lit de mort :
Nous ne savons ce qui est au-delà du tombeau,
mais notre père meurt comme coule de l'eau
dans la belle clarté d'une forêt d'Automne...

Mon Dieu, faites que le jour de ma mort soit beau et pur,
que je prenne les mains de mes enfants dans les miennes
comme le bon laboureur des fables de La Fontaine,
et que je meure dans un grand calme du cœur.

VIII

PRIÈRE POUR ALLER AU PARADIS AVEC LES ANES

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
que ce soit par un jour où la campagne en fête
poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,
choisir un chemin pour aller, comme il me plaira,
au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.
Je prendrai mon bâton et sur la grande route
j'irai, et je dirai aux ânes, mes amis :
je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,
car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon Dieu.
Je leur dirai : Venez, doux amis du ciel bleu,
pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreille,
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles...

Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes
que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds
d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles,
de ceux traînant des voitures de saltimbanques
ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,
des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
de ceux à qui l'on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.
Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je vous vienne.
Faites que, dans la paix, des anges nous conduisent
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
lisses comme la chair qui rit des jeunes filles,
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes
qui mireront leur humble et douce pauvreté
à la limpidité de l'amour éternel.

IX

PRIÈRE POUR LOUER DIEU

La torpeur de midi. Une cigale éclate
dans le pin. Le figuier seul semble épais et frais
dans le brasillement de l'azur écarlate.
Je suis seul avec vous, mon Dieu, car tout se tait
sous les jardins profonds, tristes et villageois.
Les noirs poiriers luisants, à forme d'encensoir,
dorment au long des buis qui courent en guirlandes
auprès des graviers blancs comme de Saintes-Tables.
Quelques humbles labiées donnent une odeur sainte
à celui qui médite assis près des ricins.
Mon Dieu, j'aurais, jadis, ici, rêvé d'amour,
mais l'amour ne bat plus dans mon sang inutile,
et c'est en vain qu'un banc de bois noir démoli

demeure là parmi les feuillages des lis.
Je n'y mènerai pas d'amie tendre et heureuse
pour reposer mon front sur son épaule creuse.
Il ne me reste plus, mon Dieu, que la douleur
et la persuasion que je ne suis rien
que l'écho inconscient de mon âme légère
comme une effeuillaison de grappe de bruyère.
J'ai lu et j'ai souri. J'ai écrit, j'ai souri.
J'ai pensé, j'ai souri, pleuré et j'ai aussi
souri, sachant le monde impossible au bonheur,
et j'ai pleuré parfois quand j'ai voulu sourire.

Mon Dieu, calmez mon cœur, calmez mon pauvre cœur,
et faites qu'en ce jour d'été où la torpeur
s'étend comme de l'eau sur les choses égales,
j'aie le courage encore, comme cette cigale
dont éclate le cri dans le sommeil du pin,
de vous louer, mon Dieu, modestement et bien.

X

PRIÈRE POUR SE RECUEILLIR

Mon Dieu, je viens à vous dans le recueillement.
Pacification. Pacification.
Je veux, près des ruisseaux, au fond des bois dormants,
Vivre dans la douceur des contemplations.

Mon Dieu, ayant chassé de mon cœur les scrupules
littéraires et autres, faites que je m'oublie
et que je sois pareil à une humble fourmi
qui creuse sagement un trou dans le talus.

Il faut, pour être heureux, bien s'oublier soi-même,
car nous ne sommes rien et le monde est taré.
Ce n'est point nous, mais Dieu, qui murmurons : je t'aime,
quand notre amour s'endort douce et entrelacée.

Je ne porterai point de corde autour des reins :
car c'est insulter Dieu que de meurtrir la chair.
Amant des prostituées et des fiancées claires,
mon cœur chante à la femme un angelus sans fin.

Je n'admirerai point celles aux fauves bures,
car c'est nous voiler Dieu que voiler la beauté :
mais je veux que la vierge aux seins dressés et durs
fleurisse comme un lis à l'azur fiancé.

Mon Dieu, je vais me recueillir. Je veux entendre
la neige des agneaux marcher sur les gazons,
et respirer dans les ornières de Septembre
le parfum de l'amour des dernières saisons.

Je reviendrai ici sans orgueil, l'âme égale,
l'esprit simplifié de méditations,
et ne désirant plus que de l'eau et du pain,
et parfois le cri sec d'une pauvre cigale.

XI

PRIÈRE POUR AVOIR UNE FEMME SIMPLE

Mon Dieu, faites que celle qui pourra être ma femme
soit humble et douce et devienne ma tendre amie;
que nous nous endormions en nous tenant la main;
qu'elle porte au cou, un peu cachée entre les seins,
une chaîne d'argent qui a une médaille;
que sa chair soit plus lisse et plus tiède et dorée
que la prune qui dort au déclin de l'été;
qu'elle garde en son cœur la douce chasteté
qui fait qu'en s'enlaçant on sourit et se tait;
qu'elle devienne forte et sur mon âme veille
comme sur le sommeil d'une fleur une abeille;
et que le jour où je mourrai elle me ferme
les yeux, et ne me donne point d'autre prière
que de s'agenouiller, les doigts joints sur ma couche,
avec ce gonflement de douleur qui étouffe.

XII

PRIÈRE POUR OFFRIR A DIEU DE SIMPLES PAROLES

Pareil à cet ouvrier que j'ai vu ce matin,
soucieux et courbé dans la pure lumière,
et qui sculptait des saints tout autour d'une chaire,
je veux mouler mon âme à de pieux desseins.
Il m'appela auprès de son humble établi,
et je considérai les images de bois :
la tête du lion aux pieds de Marc, et l'aigle
aux pieds de Jean, et Luc qui tenait dans ses doigts
un livre ouvert où devaient être de saintes règles.
Une main de l'ouvrier tremblait sur le ciseau;
l'autre, levée, tenait, hésitante, un marteau.
Là-bas, le midi bleu dansait sur les ardoises.
D'un basilic flétri montait un pieux encens
vers les saints grossiers aux figures chinoises.

On eût dit qu'à travers la chaire villageoise
une sève rapide à jamais circulât
comme l'âme des nids dans les âmes des bois.

Mon Dieu, je n'ai point fait d'œuvre si belle et sainte.
Vous n'avez pas voulu, hélas, me faire naître
dans un pauvre logis, près de l'humble fenêtre
où danse une chandelle au soir des vitres vertes,
et où les rabots clairs chantent dès le matin.
Mon Dieu, j'aurais pour vous travaillé des images,
et les tendres enfants, au retour de l'école,
se seraient extasiés devant les rois mages
qui auraient apporté l'encens, l'ivoire et l'or.
J'aurais représenté, près de ces rois d'Orient,
une fumée en bois comme celle d'encens,
et j'aurais copié des calices de lis
pareils, humbles et beaux, à des verres de pauvres.

Mon Dieu, puisque je regrette encore aujourd'hui
que mon cœur ne soit pas assez simple pour vous,
laissez-moi vous offrir ces paroles bien simples
à défaut d'une chaire où la Vierge douce
aurait prié pour moi, le soir et le matin.

XIII

PRIÈRE POUR AVOUER SON IGNORANCE

Redescends, redescends dans ta simplicité.
Je viens de voir les guêpes travailler dans le sable.
Fais comme elles, ô mon cœur malade et tendre : sois sage,
accomplis ton devoir comme Dieu l'a dicté.
J'étais plein d'un orgueil qui empoisonnait ma vie.
Je croyais que j'étais bien différent des autres :
mais je sais maintenant, mon Dieu, que je ne fis
que récrire les mots qu'ont inventés les hommes
depuis qu'Adam et Ève au fond du Paradis
surgirent sous les fruits énormes de lumière.
Mon Dieu, je suis pareil à la plus humble pierre.
Voyez : l'herbe est tranquille, et le pommier trop lourd
se penche vers le sol, tremblant et plein d'amour.

Enlevez de mon âme, puisque j'ai tant souffert,
l'orgueil de me penser un créeur de génie.
Je ne sais rien. Je ne suis rien. Je n'attends rien
que de voir, par moments, se balancer un nid
sur un peuplier rose, ou, sur le blanc chemin,
passer un pauvre lourd aux pieds luisants de plaies.
Mon Dieu, enlevez-moi l'orgueil qui m'empoisonne.
Oh ! Rendez-moi pareil aux moutons monotones
qui passent, humblement, des tristesses d'Automne
aux fêtes du Printemps qui verdissent les haies.
Faites qu'en écrivant mon orgueil disparaisse :
que je me dise, enfin, que mon âme est l'écho
des voix du monde entier et que mon tendre père
m'apprenait patiemment des règles de grammaire.
La gloire est vaine, ô Dieu, et le génie aussi.
Il n'appartient qu'à Vous qui le donnez aux hommes
et ceux-ci, sans savoir, répètent les mêmes mots
comme un essaim d'été parmi de noirs rameaux.
Faites qu'en me levant, ce matin, de ma table,
je sois pareil à ceux qui, par ce beau Dimanche,
vont répandre à vos pieds dans l'humble église blanche
l'aveu modeste et pur de leur simple ignorance.

XIV

PRIÈRE POUR UN DERNIER DÉSIR

Pourrai-je un jour, mon Dieu, comme dans une romance,
conduire ma fiancée devant la noce blanche,
sur la mousse des bois qu'argentera l'Été ?
Les enfants, trébuchants sous d'énormes bouquets,
suivront les doux aïeux vêtus d'habits austères.
Un grand calme sera autour des fronts sincères,
et les vieilles dames joueront distraitement
avec les longues chaînes d'or de leur corsage.
Dans les ormeaux épais chanteront les mésanges
sur l'attendrissement naïf des cœurs en fête.
Je serai un humble artisan, et pas poète.
Je creuserai le bois rose et parfumé du hêtre,
et ma femme coudra, bien douce, à la fenêtre,

dans le retombement d'azur des liserons
où les guêpes, en feu volant, bourdonneront.
J'ai assez de la vie compliquée et savante.
Ma vie, ô Dieu, pour vous se fera desservante,
et mes jours passeront de mon rabot joyeux
aux cloches du Dimanche fleuries dans les cieux.
Je dirai aux enfants : donnez de l'eau au merle,
puis nous le lâcherons quand il saura voler,
afin qu'il vive heureux parmi les vertes perles
que l'ondée, en riant, pose aux bleus coudriers.
Je dirai aux enfants : c'est la nouvelle année;
ce soir, il faut écrire aux grand'mères tremblantes
qui courberont leur front dur, luisant et ridé,
en lisant ces beaux mots de leurs petits-enfants.
Ma vie sera sans bruit, ma mort sera sans gloire.
Mon cercueil sera simple, avec des villageois
et les enfants en blanc de l'école primaire.
Mon nom seul, ô mon Dieu, sur la modeste pierre,
dira à mes enfants qu'ils peuvent prier là.
Et faites, ô mon Dieu, que si par le village
passe un poète un jour qui s'enquière de moi,
on lui réponde : Nous ne savons pas cela.
Mais si... (oh ! non, mon Dieu, ne me refusez point)...
une femme venait demander où est ma tombe

pour y mettre des fleurs dont elle sait le nom,
qu'un de mes fils se lève et sans l'interroger
la conduise en pleurant où je reposerai.

ÉLÉGIES

ÉLÉGIE PREMIÈRE

A ALBERT SAMAIN

Mon cher Samain, c'est à toi que j'écris encore.
C'est la première fois que j'envoie à la mort
ces lignes que t'apportera, demain, au ciel,
quelque vieux serviteur d'un hameau éternel.
Souris-moi pour que je ne pleure pas. Dis-moi :
« Je ne suis pas si malade que tu le crois. »
Ouvre ma porte encore, ami. Passe mon seuil
et dis-moi en entrant : « Pourquoi es-tu en deuil ? »
Viens encore. C'est Orthez où tu es. Bonheur est là.
Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.
Tu as soif ? Voici de l'eau de puits bleue et du vin.
Ma mère va descendre et te dire : « Samain... »
et ma chienne appuyer son museau sur ta main.

Je parle. Tu souris d'un sérieux sourire.
Le temps n'existe pas. Et tu me laisses dire.
Le soir vient. Nous marchons dans la lumière jaune
qui fait les fins du jour ressembler à l'Automne.
Et nous longeons le gave. Une colombe rauque
gémit tout doucement dans un peuplier glauque.
Je bavarde. Tu souris encore. Bonheur se tait.
Voici la route obscure au déclin de l'Été,
voici que nous rentrons sur les pauvres pavés,
voici l'ombre à genoux près des belles-de-nuit
qui ornent les seuils noirs où la fumée bleuit.

Ta mort ne change rien. L'ombre que tu aimais,
où tu vivais, où tu souffrais, où tu chantais,
c'est nous qui la quittons et c'est toi qui la gardes.
Ta lumière naquit de cette obscurité
qui nous pousse à genoux par ces beaux soirs d'Été
où, flairant Dieu qui passe et fait vivre les blés,
sous les liserons noirs aboient les chiens de garde.

Je ne regrette pas ta mort. D'autres mettront
le laurier qui convient aux rides de ton front.
Moi, j'aurais peur de te blesser, te connaissant.

Il ne faut pas cacher aux enfants de seize ans
qui suivront ton cercueil en pleurant sur ta lyre,
la gloire de ceux-là qui meurent le front libre.

Je ne regrette pas ta mort. Ta vie est là.
Comme la voix du vent qui berce les lilas
ne meurt point, mais revient après bien des années
dans les mêmes lilas qu'on avait cru fanés,
tes chants, mon cher Samain, reviendront pour bercer
les enfants que déjà mûrissent nos pensées.

Sur ta tombe, pareil à quelque pâtre antique
dont pleure le troupeau sur la pauvre colline,
je chercherais en vain ce que je peux porter.
Le sel serait mangé par l'agneau des ravines
et le vin serait bu par ceux qui t'ont pillé.

Je songe à toi. Le jour baisse comme ce jour
où je te vis dans mon vieux salon de campagne.
Je songe à toi. Je songe aux montagnes natales.
Je songe à ce Versailles où tu me promenas,
où nous disions des vers, tristes et pas à pas.
Je songe à ton ami et je songe à ta mère.

Je songe à ces moutons qui, au bord du lac bleu,
en attendant la mort bêlaient sur leurs clarines.
Je songe à toi. Je songe au vide pur des cieux.
Je songe à l'eau sans fin, à la clarté des feux.
Je songe à la rosée qui brille sur les vignes.
Je songe à toi. Je songe à moi. Je songe à Dieu.

ÉLÉGIE SECONDE

I

Les fleurs vont de nouveau luire au soleil pour moi.
Il semble que mon âme sorte d'un pays noir.
Trouverai-je la consolation sous les arbres ?

Ma pipe est allumée comme à l'adolescence,
ma pipe est allumée dans le bruit de la pluie,
et je songe à des journées d'anciens printemps.

Des souvenirs chéris plus doux que des mélisses
habitent dans mon cœur joyeux, et pourtant triste,
pareil à un jardin rempli de jeunes filles.

Car j'aime à comparer à de très jeunes filles
mes pensées qui ont la courbe de leurs jambes craintives
et l'effarouchement moqueur d'éclats de rire.

Seules les jeunes filles ne m'ennuyèrent jamais :
Vous savez qu'elles vont, d'on ne sait quoi, causer
le long des tremblements de pluie des églantiers.

Et moi, je ne sais pas ce que mes pensées pensent.
J'aurais dû naître un jour calme des grandes vacances,
lorsque les framboisiers ont des cousines blanches.

Je ne sais pas pourquoi j'ai traversé la vie,
ni pourquoi, aujourd'hui, après ces grands ennuis,
Je resonge à des soirs d'amour cachés de pluie.

Mon enfance est là-bas dans un petit parterre,
ma jeunesse un amour d'automne gris et vert,
et le reste sera l'yeuse du cimetière.

Peut-être que si Dieu ne m'a point fait mourir,
c'est qu'il s'est souvenu de toi, toute petite,
qui soignes, en m'attendant, tes jolis canaris.

II

Oh! viens... (comme disaient les anciens poètes),
oh! viens... Que ton petit cœur me donne le bras.
Tu verras, au village obscur, de vieux lilas
aux fleurs jeunes comme tes mouvements de tête.
Et si tu n'as pas vu le soleil qui se couche
sur la buée de bleu qui tremble sur les chênes,
tu sentiras brûler ce soleil sur ta bouche.

Si tu n'as pas vu l'aube douce qui brode la nuit
et qui allume, au bord des mares, les angéliques,
je t'indiquerai l'aube en te fermant les yeux
avec un baiser long comme l'aube elle-même.

Et ton cœur sera plein d'un jour blanc qui se lève,
car je te poserai de l'aube sur les lèvres.

Et si tu n'as pas vu ce joli sentiment
que Zénaïde Fleuriot a nommé l'amour,
je te l'expliquerai lentement, lentement,
comme si tu hissais ta bouche vers ma bouche,
avec tes genoux ronds pressés à mes genoux.
Alors, tu verras ce sentiment qui est l'amour,
que l'on cache beaucoup et dont on parle tant.

Pourquoi suis-je si jeune, pourquoi dans mon cœur frais
y a-t-il comme un frisson de soir aux noisetiers?
Je suis fou. Je te veux sur le bleu des pelouses,
vers sept heures, lorsque la lune au haut du ciel
pleut sa lumière humide au front des vaches rousses
dont la corne porte encore un morceau de soleil.

Dis?... Toi que j'ai connue toute toute petite,
je refais tout mon rêve avec je ne sais quoi?...
Je veux te battre avec des fruits de clématites,
je veux sentir ta gorge en calice de lis,

et écouter le cri de ton éclat de rire
monter vers mes baisers qui grêleront sur toi.

N'aie pas peur : nous prendrons de vieilles poésies,
des choses entendues qui se sont confondues,
des mots qui ne sont plus qu'une musique obscure.
Et le soir glissera dans le jour qui vacille
dans la cuisine obscure où semble encore assise
une servante morte au sourire docile.

Les fleurs ont éclaté en face du soleil.
Les chiens aboient et les volets sur les glycines
s'ouvrent dans un fouillis de feuilles en sommeil.
Tu désengourdiras ton bras lisse qui glisse,
et nos yeux fatigués ne verront sur la plaine
qu'un tournoiement d'amour sous l'eau de l'azur clair.

Tu auras peur, n'est-ce pas, que, tout à coup, je ne souffre ?...
Ne m'interroge pas. Je ne veux pas te dire.
Ne sache pas pourquoi j'ai parlé de bien d'autres.
Je n'aime plus que toi puisque j'entends les grives
qui arrivent du Nord mordre à l'Automne rouge
dont les vents sont amers ainsi que des olives.

Ne sois pas curieuse et, si tu sais m'aimer,
laisse ton doux silence emplir mon cœur amer.
Si nous nous promenons, écoute donc, songeuse,
comme si tu l'entendais pour la première fois,
le bruit continuel, sec et brisé des feuilles
qui tombent en tournant sur les débris des bois.

Ne pense plus à moi, ne pense plus à moi.
Il y avait un nom doux « *qui rappelait l'Automne* ».
O mon amie, je t'aime. Mais ne demande pas...
Vois ce colchique clair et ce champignon rose.
Tes pieds légers seront sur les mousses d'aurore
où luisent les grains purs de la ronde rosée.

— Ami, dis-moi ?... — Ne me dis rien puisque je t'aime.
Je ne veux pas savoir ce que je sais. Tais-toi.
Le temps où tu étais plus petite, où le toit
de ta maison chantait sous l'averse de Mai,
ce temps revient encore. Aime-moi. Aime-moi.

— Mais dis-moi seulement si elle existe encore
la femme dont le nom te rappelle l'Automne ?

— Ne me fais pas parler, ô ma petite abeille.
— Mais ne l'aimes-tu plus? — Souviens-toi de la Vierge
qui était dans une niche, à l'angle du quartier?
Sa ceinture était bleue et ses deux mains brisées.

C'était l'époque douce où, aux Dimanches soirs,
la grand'ville éclatait de légères fanfares.
Des pions reconduisaient des lycéens bizarres.
Sur les squares flottait un parfum d'encensoir.
Tu ramenais ton jeune frère à la maison.
Tu lui donnais ta main fine, veinée et pâle,
et tes yeux noirs bridés battaient légèrement.

Ah!... Je resonge à toi. Es-tu toi ou une autre?
Les caresses semées ont fleuri dans mon cœur.
Je le sens, aujourd'hui, pareil à cette époque :
Des passe-roses bleus sont nés de ma douleur.
Tu n'as, si tu les veux, qu'à étendre la main.
Donne-leur un peu d'eau. Ils reprendront demain.

III

Et j'ai songé à toi, encore, ce matin.
J'ai regardé les humbles labiées violettes.
C'est l'Automne, et pourtant ce semble un mois de Mai.
Le lierre me sourit. Et, dans ce vieux jardin,
je suis bien le jeune homme un peu antique et tendre
qui lisait, au soleil du réveil, dans sa chambre,
la vieille botanique où brûlaient des dessins.

Si tu veux accepter telle qu'elle est mon âme :
Viens la chercher, par un soir vert, sous les tilleuls.
Le jour est revenu où, au petit village,
un soir pluvieux d'Été, je voyais, triste et seul,
passer la procession faite pour écarter
les inondations qui dormaient sur les prés.

Oui, je reviens, amie, à l'enfance si douce.
Mon âme est pure ainsi que l'âme la plus pure,
ainsi que la lueur qui argente tes joues,
ainsi que la lumière au tremblement d'azur
qui, dans la blanche allée, allume vers onze heures
la rose noire épaisse et les iris qui pleurent.

Mon sommeil est plus pur que les nuits romantiques.
Tendresse, je veux fiancer ton cœur aux nuits légères,
au Printemps de six jours où la nuit s'interpelle,
où le jour ne peut pas finir et où l'appel
perdu du rossignol emplit d'une joie triste
les lilas qui voudraient et ne peuvent mourir.

Mais, avant de me retrouver, ma fantaisie
est que tu ailles, doucement, de chambre en chambre,
parler aux vieux objets qui te diront ma vie :
Mais n'interroge pas la boîte à botanique
où dormirent les fleurs de mon adolescence.
Elle conserve encore le reflet des forêts
aux jours des accablants et des tristes Étés.
Ne l'interroge pas, car son parfum fidèle
pourrait mourir de joie en te reconnaissant.

Assieds-toi un moment à ma petite table.
J'y ai posé quelques livres sur un vieux châle.
Là mon encrier luit lorsque le jour s'éteint.
Un almanach jauni indique une autre année :
Ce sont des jours amers, ce sont des jours fanés,
doux comme le journal d'Eugénie de Guérin.

Tu verras, dans un coin, la malle en bois de camphre
et sur laquelle, enfant, me couchait ma grand-mère,
et qui dort maintenant ayant passé la mer
tempêtueuse, il y a bientôt deux cents ans,
avec l'Oncle pensif qui revenait des Indes,
n'ayant qu'un souvenir de femme dans le cœur.

Tu peux interroger son bois mystérieux.
Il te racontera mes rêves de petit garçon.
Ils sont si purs que tu peux, amie, les entendre.
C'est en dormant sur ce vieux coffre odorant
que mon cœur s'est peuplé de jeunes filles tendres
et d'arbres indiens où montent des serpents.

Que ta main, en passant, frôle pour se bénir
la correspondance grave de mon grand-père.
Il dort au pied de la Goyave bleue, parmi

les cris de l'Océan et les oiseaux des grèves.
Dis-lui que tu t'en vas trouver son petit-fils.
Son âme sourira à ta grâce un peu frêle.

Tu comprendras alors de quel charme je m'enchante,
de quelles vieilles fleurs mon âme est composée,
et pourquoi, dans ma voix, de vieillottes romances
ont l'air, comme un soleil mourant, de se traîner,
pareilles à ces anciens et tristes jeunes gens
dont la mémoire gît dans l'Octobre des chambres.

Puis tu viendras à moi. Tu glisseras ton cœur
sur mon cœur, gracieuse et lisse, et sans rien dire.
Tu connaîtras ma joie profonde si je pleure,
et tu n'auras alors qu'à gravement sourire,
et à poser sur moi ta légère douceur.

Je serai doux pour toi comme une jeune fille.
Mon cœur aura le bleu profond de ces charmilles
où quelque grande sœur a fait goûter ses frères,
et d'où l'on peut entendre, aux fins d'après-midi,
l'aiguisement des faux luisantes sous la pierre,
au milieu du silence éternel des prairies.

IV

Le ciel pleut lourdement sur l'eau feuillue des douves.
Sans doute, en ce moment, tu couds auprès du feu.
L'ombre de ton salon tremble, et des lueurs douces
volent sur l'acajou noir et fané des meubles.

Il était déjà dit, le jour où nous naissions,
que j'écrirais ces vers au bruit de cette averse,
et que je reverrais contre les carreaux verts,
ton profil sérieux d'amour et de tristesse.

Dieu le savait déjà, ô tendresse, ô amie.
Que sait-il aujourd'hui que nous saurons plus tard ?
Qui sait ? L'eau tombe goutte à goutte dans le gris.
Le feu claque. Je suis calme et tu es là-bas.

Mon âme est heureuse de n'avoir rien à dire,
et d'écrire ces vers sans que presque j'y pense.
Ils sont pareils à ton ancienne robe grise,
ils sont pareils au jour d'un Mercredi des Cendres.

...Mais j'ai déjà parlé souvent de ta maison.
Je ne puis pas assez en parler quand l'Octobre
revient, et c'est ma folie douce et monotone
d'être comme ta fleur quand revient cette saison.

Dans peu de jours, je repasserai dans la ville
où tu es, et je veux, dans l'odeur des soirs froids,
te rapporter mon âme passionnée et triste,
lorsque les magasins luisent sur les trottoirs.

Je serai l'écolier que j'ai été jadis,
j'allumerai la même pipe en bois des îles
que je fumais dans le brouillard des quartiers gris,
à la rentrée, quand c'est la neuve odeur des livres.

Mais ne trouveras-tu pas trop que j'ai vieilli ?
Mes vingt-neuf ans regrettent mes dix-sept ans.

Je n'avais pas senti cela si fortement...
Pourtant mon songe est jeune ainsi que mon sourire.

J'ai tant donné, j'ai trop donné de ma jeunesse,
mais j'en avais toujours, encore, pour souffrir.
Je la crois toujours morte et je la sens revivre
ainsi qu'un bosquet nu où souffle un vent de Mai.

Et que fais-je aujourd'hui, encore, que cela ?
Ce vent était celui qui passait sous ma porte.
Je viens te rechercher, car j'ai besoin de toi.
...Mais il faudra faire attention à tes paroles...

Ne bouge pas du vieux fauteuil du coin du feu,
trop grand pour toi et où, sans doute, tu fais luire,
sur la tapisserie roide et ployée, l'aiguille.
Y a-t-il toujours, dans la grande cage, la veuve ?

Je ne te dirai rien. Laisse-moi seulement
moi-même m'étonner de t'avoir oubliée.
J'ai eu, depuis longtemps, comme une fièvre ardente.
J'ai besoin de ta douce et tendre gravité.

Ne me repousse pas. Cache au fond de toi-même
ce qu'il peut y avoir. Ne dis pas que tu m'aimes.
Continue, sévère et grave, à guider l'aiguille.
Puis, sur moi, lève les yeux, un moment, sans rien dire.

Faite à La Roque, en Septembre 1898.

ÉLÉGIE TROISIÈME

Ce pays a la fraîcheur molle des bords des eaux.
Les chemins s'enfoncent obscurément, noirs de mousses,
vers des épaisseurs bleues pleines d'ombre d'amour.
Le ciel est trop petit sur des arbres trop hauts.
C'est ici que je viens promener ma tristesse,
chez des amis et que, lentement, au soleil,
le long des fleurs je m'adoucis et je me traîne.
Ils s'inquiètent de mon cœur et de sa peine,
et je ne sais pas trop ce qu'il faut leur répondre.
Peut-être, quand je serai mort, un enfant doux
se rappellera qu'il a vu passer dans l'allée
un jeune homme, en chapeau de soleil, qui fumait
sa pipe doucement dans un matin d'Été.

Et toi que j'ai quittée, tu ne m'auras pas vu,
tu ne m'auras pas vu ici, songeant à toi
et traînant mon ennui aussi grand que les bois...
Et d'ailleurs, toi non plus, tu ne comprendrais pas,
car je suis loin de toi et tu es loin de moi.
Je ne regrette pas ta bouche blanche et rose.
Mais alors, pourquoi est-ce que je souffre encore ?

Si tu le sais, amie, arrive et dis-le moi.
Dis-moi pourquoi, pourquoi lorsque je suis souffrant,
il semble que les arbres comme moi soient malades ?
Est-ce qu'ils mourront aussi en même temps que moi ?
Est-ce que le ciel mourra ? Est-ce que tu mourras ?

1898.

ÉLÉGIE QUATRIÈME

Quand tu m'as demandé de faire une élégie
sur ce domaine abandonné où le grand vent
fait bruire au ciel gris les bouleaux blancs et tristes,
j'ai revu, dans la verte ombre des fourrés humides,
une robe ennuyée avec de longs rubans.

Du parc gazonné, au froid soleil mort d'Octobre,
une Diane cassée montait comme un jet d'eau.
Les faux-pistachiers, les noisetiers rouges,
les vernis-du-Japon, les lauriers et les roses
faisaient vers l'horizon une allée triste et belle
où des vapeurs de bleu décoloraient le ciel.

La mort a revécu doucement dans mon âme.
J'ai songé à tous ceux qui habitèrent là.

aux enfants qui jouaient à tuer des lilas,
à l'aboiement de la cloche pour les repas,
aux corbeaux croassant dans le ciel mou et gris
où crie la girouette à l'ouest, signe de pluie.

La jeune fille avait sa chambre au sud-est, vers
l'allée des ifs, non loin du vivier à l'eau verte.
Le mobilier de cette chambre était d'érable.
Un dé et des ciseaux luisaient sur une table,
et sur la glace bleue qui reflétait des feuilles
un trumeau réparé montrait des amours bleus.

On entendait un coup de fusil dans la plaine,
et la salle à manger avait des paravents.
Des oiseaux jaunes coloriaient les porcelaines.
Les déjeuners glacés des déclins de Septembre
étaient silencieux, ennuyés et sévères,
et quand la jeune fille descendait de sa chambre,
elle baisait au front le maniaque grand-père.

C'est sa robe, sans doute, que mon songe a rêvée
sur le banc que la mousse et l'humidité mordent.

Il est encore au fond de la plus noire allée,
parmi les aiguilles de pin flexibles et mortes.
C'est là que Célia, tristement accoudée,
venait au soleil pâle après les déjeuners.

Tu as voulu revoir, avec moi, la maison.
Tu savais mieux que moi l'histoire douloureuse
de cette Célia qui mourut de langueur,
qui se mourut d'un mal dont on cacha le nom,
d'un mal sur qui des bruits singuliers coururent,
mais que soigneusement les servantes ont tu.

Et nous sommes allés, sous la mort des feuillages,
jusqu'à cette fenêtre que nous avons ouverte
en attirant, du bois pourri, le fil de fer.
Nous nous sommes trouvés dans la cuisine noire,
si noire qu'on eût dit qu'il brûlait de la suie
dans le foyer glacé par un carré de nuit.

Les escaliers avaient des trous de moisissure.
De la rouille glacée poudrait les vieilles clefs
qu'on avait suspendues à côté des serrures.

Nous entendions de là le grand vent de l'allée,
ce vent si désolé du déclin des vacances,
gémir comme un roman parmi les sycomores
qui prennent en mourant la couleur de l'aurore.

Tu me dis : « C'est ici la chambre de Célia. »
Une glace cassée, prise à la boiserie,
la meublait seulement. Tu me dis : « Il y a
de singuliers sujets sur la tapisserie. »
C'étaient des chars romains qu'aimait le sombre Empire,
l'époque vicieuse où, sous les repentirs,
la Nucingen trompait des amours politiques.

Tu repoussas un contrevent sur les glycines.
Là, sur le mur, dormait la cloche au timbre mort
que l'on sonnait jadis du seuil de la cuisine.
Tu tiras lentement le fil de cette cloche,
et sa voix de douleur, lente à se faire entendre,
pleura comme un grand deuil dans l'âme de la chambre.

Que la paix sur l'âme de Célia repose.
Je cueillerai, au parc où elle fut, des roses,

des abutilons roux et des lilas terrestres.
Je les déposerai, pieux, au pied du tertre
où elle fut ensevelie un jour d'Octobre.
Que la paix sur l'âme de Célia repose.

1898.

ÉLÉGIE CINQUIÈME

Les anémones d'Octobre aux pelouses dorées
dorment. Des champignons, troués par les limaces,
sont gluants dans la boue où des sangliers passèrent.
Les sorbiers des oiseaux saignent aux roux des bois.
Par moments, c'est après la pluie, le bois remue
tout entier, et ça fait comme s'il repleuvait :
les feuilles ruissellent et font un crépitement dru.

C'est la douceur d'Octobre et la pipe allumée.
Un rouge-gorge chante au boueux soleil pâle.
Je viens d'entrer dans le gris très doux de ma chambre.
Aujourd'hui le souvenir de mes chagrins est moins amer.

Je me revois tout jeune, en Octobre, à quatre heures,
quand j'étais écolier. Sur mon dictionnaire
il y avait des dates qui étaient des baisers.

1898.

ÉLÉGIE SIXIÈME

Le paysage était humble où tu étais si belle.
De l'église, torride et fraîche sous les lierres,
une cloche battit, pareille à un cœur pauvre.
Un agneau qui bêlait vers Dieu, docile et grave,
avait dans sa blancheur l'âme d'une prière.
Un chat galeux, tapi dans un vieux corridor,
un pauvre enfant bossu, un moineau dans sa cage,
tu passas auprès d'eux avec ta gaîté fière
et le retroussement gracieux de ta robe.

Et moi je m'inclinais, gravissant devant toi
la misérable rue au pied de la montagne,

prosterné à mourir devant ces pauvretés.
Tu ne comprenais pas ce qu'il y avait en moi
pour délaisser ainsi, un moment, ta beauté...
Mais je voyais l'oiseau que torturait sa cage,
ce chat et cet enfant bossu, l'un près de l'autre,
et tous également pleins de l'âme de Dieu.

Et ta main fine se posa sur mon épaule.
Et je levai les yeux, lentement, vers tes lèvres,
puis les en détournai pour regarder encore
un seuil noir où tremblait une vieillarde idiote.
Et la cloche battait toujours dans le Dimanche.
La douceur de ta chair se mêlait dans mon âme
à celle des taudis, dans une oraison blanche
plus douce qu'un chant clair d'enfants tenant des branches.

Tu ne comprenais pas les mots de mon silence.
Et, revenus, tu dis : Ami, tu es un peu triste ?...
Puis-je te consoler ? Veux-tu que je te lise...
Je ne répondis pas, et tu pris dans la chambre
mon livre bien-aimé, le *Paul et Virginie*
que, sur le coteau bleu qui n'est qu'une caresse,
j'ai rempli de bruyère ainsi qu'une écolière.

Et mon cœur se calmait, évoquant l'enfant douce,
avec un grand chapeau de fleurs des Pamplemousses,
avec l'argentement de ses pieds dans les mousses,
avec le chien Fidèle, et Domingue, et Marie,
avec la nuit tombée sur la case qui prie,
et les ailes des fleurs aux fleurs des colibris.

Ta voix lente, un peu précieuse, se traînait
sur mon âme, comme un baiser qui fait mourir.
Tu refermas le livre et tu me vis pleurant
comme au temps de Rousseau où l'on pleurait toujours,
comme à l'époque bleue où les beaux sentiments
chantaient, dans la vertu (souviens-t'en, d'Houdetot !)
des hymnes au malheur éternel des amans
qui, trop tard réunis, hélas ! s'en vont trop tôt.
...Puis, tu t'épanouis comme la cloche blanche
de quelque fleur rêvée par l'âme d'un étang.
Tu me pressas sur toi, silencieuse et grave.

Un vertige d'azur, charrié par le gave,
sonnait sur les rochers sourds que l'eau claire mire.
Nous voyions passer, de la fenêtre ouverte,
les paysans roides qui allaient à la messe.

Leurs gestes étaient lents et roides, et leurs voix
sonnaient comme un écho bref et fort, et leurs pas
étaient réguliers sur le sol dur. Ça heurtait
l'air. Et les vieilles aux fichus coloriés
comme des jouets, passaient, les gosses devant.
Et les pics pleins de neige semblaient chavirer
dans le glacier du ciel en pierre transparente.

Alors, ô mon amie, mon cœur a éclaté.

Ces pauvretés, ces souffrances, cette lecture,
ces graves montagnards tapant la terre dure,
tout ça m'a rappelé les lieux où je suis né.
J'ai senti dans mon cœur les souffles de Bigorre,
le gravissement blanc du troupeau vers l'aurore,
la hauteur des bâtons des pâtres roux dans l'ombre,
et les feux broussailleux épars parmi les brumes,
et les chiens inquiets, les ânes et les flûtes,
et les bruits de la nuit, et le calme de Dieu.

Oh ! Aime-moi. Pose ta main sur ma poitrine,
et respire tout l'amour qui est dans mon cœur.
Je contiens des coteaux de pierre, des ravines,

des villages entiers pleins d'obscures douleurs,
et des troupeaux bêlant vers l'azur blanc des cimes.

Et je contiens aussi, ô ma chère douceur,
ton sourire qui éclaire tranquillement
la route pauvre où mon âme s'est endormie.

Novembre 1898.

ÉLÉGIE SEPTIÈME

— Dis-moi, dis-moi, guérirai-je
de ce qui est dans mon cœur ?

— Ami, ami, la neige
ne guérit pas de sa blancheur.

— Amie qui, dans les larmes, souris
comme un arc-en-ciel dans la pluie,

dis-moi, dis-moi, ô Mamore,
s'il me faudra mourir encore ?

— Es-tu fou mon petit ami ?
Tu le sais... Nous irons en Paradis...

— O Mamore, dans le ciel bleu,
dis ? Que diras-tu au bon Dieu ?

— Je lui dirai que, sur la terre,
il y a de grandes misères.

— O Mamore tant aimée... Dis ?...
Comment sera le Paradis ?

— Il y aura des harpes
d'azur et des écharpes.

— Qu'y aura-t-il encore, Mamore,
au Paradis ? Encore... Encore...

— O ami, je suis ta Mamore,
Au Paradis il y a notre amour.

ÉLÉGIE HUITIÈME

Toi qui ne m'as pas fait mal encore, femme inconnue,
toi qui m'aimes, toi que l'on dit si belle et douce,
mon âme éclate en feu vers ta pureté nue,
ô sœur des azurs blancs, des pierres et des mousses.
Que fais-tu au moment que, dans cette élégie,
je voudrais comme en un herbier d'Anthologie
enfermer le parfum de mon âme vieillie,
dans un accent plaintif de colombes gémi ?

Il est, dans mon salon, un vieux coffre de rose
près duquel je m'assieds à la tombée du jour.
Je pose mon bâton, boueux des coteaux verts,

dans l'angle noir où dort ma pauvre vieille chienne.
Sur mon chapeau fané par les obscurs feuillages
je jette un rameau rouge en fruits de houx luisant,
et, tandis que j'écoute à l'entrée du village
mourir la cloche obscure et rauque d'un bœuf lent,
je pense à ton amour qui veille sur mon âme
comme un souffle de pauvre à quelque pauvre flamme.

Oh ! Si tu viens jamais sur ma route torride
où retentit le chant de la cigale acide,
arrête-toi devant le seuil où les enfants
regardent se traîner avec sa chienne lente
le jeune homme des temps anciens que je suis,
et dont on trouvera, dans les années fanées,
dans le tiroir profond d'une armoire plaintive,
quelques lettres d'amour que l'on devra brûler...

Que n'ai-je été plutôt le jeune homme modèle,
celui que l'on admire au chapitre dernier,
celui de qui de Lias, le conseiller de Cour,
disait en le donnant à sa nièce Zulnie :
« Prends-le; ce garçon-là n'est qu'une poésie :
« il te donne, ma fille, un casier blanc d'amour ? »

Pourtant, ô mon amie, j'ai dans mon âme pâle,
je ne sais quoi de vierge et de libre et de pur.
Il y avait dans les bois de mon hameau natal
des sources de gravier qui étaient des trous d'azur.
Lentes, elles coulaient dans la paix des pelouses,
et les petits bergers s'agenouillaient près d'elles
et posaient, au-dessus, des moulins dont les ailes
étaient quatre petits morceaux de bois croisés.
Souvent j'ai resongé à ces heures divines,
souvent j'ai resongé à ces moulins légers,
souvent j'ai resongé à ces petits bergers.
Si tu veux nous irons là-bas près de la digue,
sous la paix noire et bleue des coudriers dormeurs,
parmi les iris d'eau et les martins-pêcheurs.
Puis nous retrouverons les sources d'air limpide
et, en penchant ton front vers elles, tu verras
l'enfant que j'ai été et qui te tend les bras.
Je n'ai jamais osé revoir ces coins d'enfance.
Si je les revoyais ce serait avec toi,
ô toi qui m'aimes tant et ne me connais pas.
Pour ne pas trop gémir dans ce pèlerinage,
il me faut un amour dont je n'ai pas souffert,
une âme qui, longtemps, sur la prairie dorée,
à midi, au milieu des choses bourdonnées,

écoute, dans le chant de l'angelus, mourir
les colombes d'azur de mes amours fanées.

Nous passerons le pont qui ramène au village.
La croix avec le coq, la fontaine, l'école,
les tilleuls et l'auberge où est le *Cheval-blanc*,
le vieux jardin du presbytère où j'étais sage,
tout ça m'inclinera vers ta chère amitié.
Tu comprendras combien les choses sont bénies,
et que je tiens de Dieu ces vagues harmonies
qui montent de mon cœur comme d'un encensoir
vers les humilités des âmes très obscures,
vers un épi malade ou le petit lézard
qui se glisse dans l'émiettement d'un mur.
Il est un grenadier au fond du jardin pauvre
de ma maison natale. Il portait quelques fruits
amers et rouges comme les vents de l'Automne.
Il est des lis aux coins des bordures de buis.
Il est une tonnelle douce qui s'écroulait
sous le poids des parfums que l'Été lui soufflait.
De là on entendait battre les cloches blanches.
Veux-tu, et comme si c'était encore l'enfance,
t'asseoir, ô amoureuse, au pied du grenadier

aux écarlates fleurs et aux feuilles luisantes ?
Je veux m'agenouiller sur la terre natale,
je veux mourir d'amour en la reconnaissant.

...Mais fais tes pas plus doux, ô délicieuse amie.
Entrons dans la maison défunte. C'est la chambre
où je suis né. L'Hiver glaçait la vieille cour.
Un coq chanta peut-être en cette aube d'amour.
Des gens priaient dans la chambre où, ô mon Dieu,
je naissais à ton jour divin, tandis qu'aux roides
pentes de la Bigorre blanche aux torrents bleus,
des pâtres, lentement, conduisaient vers les cieux
les ânes roux noueux et les brebis bêlantes.
Je te livre ces souvenirs, ô mon amie.
Je les enferme dans cette chaste élégie,
où, comme si j'étais un grand poète antique,
je veux faire descendre et résonner la brise
qui, les cheveux épars, s'éplore par les arbres.
Tu reliras ces vers, un jour, sur mon tombeau.
Qu'il soit d'un bloc de pierre grise, et non de marbre.
C'est dans la pauvreté que je veux mon repos.
Seule viens l'enchanter, ô triste tourterelle,
amante des ifs noirs de la Terre Éternelle.

ÉLÉGIE NEUVIÈME

Sur le sable des allées,
elles s'en sont allées, désolées.

Elles avaient de grands chapeaux tremblants
et des robes aux blancs rubans, sur les bancs.

Elles avaient des âmes de rossignol
qui chante des choses qui volent, folles...

Elles ont fait un geste dans la brise,
un geste que je n'ai pas compris, triste.

Qui étais-je donc ? Elles m'ont trouvé
à l'entrée de la forêt fraîche.

Elles m'ont dit : Vous êtes le poète
auquel rêvent nos cœurs en fleurs qui pleurent.

La Muse était auprès de moi
et tenait des colombes de tombe.

Et ses ailes démesurées
battaient dans les empyrées azurés.

Des grappes de lilas, lentement, tombèrent
du ciel avec mystère sur la terre.

Novembre 1898.

ÉLÉGIE DIXIÈME

I

Quand mon cœur sera mort d'aimer : sur le penchant
du coteau où les renards font leurs terriers,
à l'endroit où l'on trouve des tulipes sauvages,
que deux jeunes gens aillent par quelque jour d'Été.
Qu'ils se reposent au pied du chêne, là où les vents,
toute l'année, font se pencher les herbes fines.
Quand mon cœur sera mort d'aimer, ô jeune fille
qui suivras ce jeune homme, essoufflée et charmante,
pense à mon âme qui, en proie aux noires luttes,
cherchait sur ce coteau raclé par les grands vents
une âme d'eau d'azur qui ne la blessât plus !
Dis-toi, ô jeune fille, dis-toi : Il était fou,

pareil aux amoureux bergers de Cervantès
paissant leurs chevreaux blancs sur la paix des pelouses...
Ils délaissaient les vieilles bourgades enfumées
où Quittéria, peut-être, avait meurtri leurs cœurs.
Dis-toi : Il fut pareil à ces malheureux pâtres
qui essayaient, en vain, couchés aux belles fleurs,
de chanter leurs chagrins en soufflant dans des outres.

II

Quand mon cœur sera mort d'aimer, enviez-le.
Il passa comme un saut de truite au torrent bleu.
Il passa comme le filement d'une étoile.
Il passa comme le parfum du chèvrefeuille.
Quand mon cœur sera mort, n'allez pas le chercher...
Je vous en prie : laissez-le bien dormir tranquille
sous l'yeuse où, au matin, le rouge-gorge crie
des cantiques sans fin à la Vierge Marie.

III

Quand mon cœur sera mort... Mais non... Viens le chercher...
Viens le chercher avec ta grâce parfumée.
Je ne veux pas qu'il se refuse à ton baiser.
Prends-le, emporte-le avec cet air farouche
que tu avais parfois lorsque tu me serrais
sur ta gorge... Ne pleure pas, ô mon amie.

Ne pleure pas, amie. La vie est belle et grave.
J'ai souffert et t'ai fait souffrir plus d'une fois...
Mais les agneaux paissaient l'aurore des collines,
mais la lune baisait les brouillards endormis,
mais les chevreuils dormaient sur les clairières pâles,
mais les enfants joyeux mordaient les seins des mères,
mais des bouches de miel faisaient trembler les corps,

mais tu te renversais ravie entre mes bras...
Ne pleure pas, amie. La vie est belle et grave.

Quand mon cœur sera mort d'aimer, je n'aurai plus
de cœur, et alors je t'oublierai peut-être?
Mais non... Je suis un fou... Je ne t'oublierai pas.
Nous n'aurons qu'un seul cœur, le tien, ô mon amie,
et, lorsque je boirai aux sources des prairies,
et que je verserai de l'azur dans tes lèvres,
nous serons tellement confondus l'un dans l'autre,
que je ne saurai pas lequel des deux est toi.
Quand mon cœur sera...
Mais n'y pensons plus, ma chère
amie... Tes seins ont tremblé de froid à ton réveil
comme des nids d'oiseaux dans la rosée des roses.

Mon cœur éclatera, vois-tu, de tant t'aimer.
Il s'élance vers toi comme dans un jardin
s'élance vers l'air pur un lis abandonné.
Je ne puis plus penser. Je ne suis que des choses.
Je ne suis que tes yeux. Je ne suis que des roses.
Que regrettais-tu donc lorsque je t'ai quittée,
si je n'étais pas moi et si j'étais des roses?

IV

Quand mon cœur sera mort d'aimer : sur le penchant
du coteau vert, mon âme veillera encore.
Sur le coteau où vous irez, ô doux enfants,
elle luira dans les haies mouillées pleines d'aube.

Elle flottera, pendant la nuit, dans la brume
qu'adoucit la grise humidité de la lune.
Elle aura la fraîcheur des roses qui s'allument
sur le grelottement mouillé des anciens murs.

Elle ira se poser auprès des niches sombres
où dorment les vieux chiens au seuil des métairies,
et elle ira sourire à ces petites tombes
où sont des innocents qui n'ont pas vu la vie.

Que ma torture alors se noie dans la douceur,
et que ces jeunes gens qui viendront du village,
à l'endroit où l'on trouve des tulipes sauvages,
aient beaucoup de naïveté et de bonheur.

Pense à ces choses-là par cette journée triste.
Pleure, pleure et pleure encore, pleure sur mon épaule...
Tu es troublée, n'est-ce pas, de ce que je te quitte?
Tes baisers parfumés tremblent comme de l'aube.

Dis-moi, disons adieu à nos âmes chéries,
comme aux temps anciens où pour les grands voyages
des mouchoirs s'agitaient sur des faces flétries,
entre les peupliers des routes des villages.

Laisse. Abandonne-toi à ta douleur, et laisse
encore ton visage secoué par les larmes
se calmer doucement sur les chocs de mon cœur.
Souris-moi comme quand on est dans la tristesse?..

ÉLÉGIE ONZIÈME

A Madame Arthur Fontaine.

Où es-tu ? Quelle a été ton existence paisible,
toi que j'ai connue vers nos quatre ans, petite fille
qui habitais chez ton vieux grand-père de notaire,
toi dont j'ai déjà parlé dans mes poésies ?
Souviens-toi du jardin, souviens-toi de la claire
journée, où les boutons de roses du Bengale
parfumaient les poiriers où criaient les moineaux ?
Sur le perron, avec sa casquette de velours
et sa chaise en arrière appuyée contre le mur,
ton aïeul regardait le temps tourner au beau.
Peut-être songeait-il à de vieilles amours,
et le vent, qui soufflait aux glycines d'azur,
lui apportait-il le son d'une guitare morte.

O ma petite amie qui t'appelais Marie,
tu n'as pas, comme moi, sans doute, sur la vie
jeté je ne sais quel regard un peu poseur
qui me fait maintenant me mourir de langueur,
mais bien sincèrement m'agenouiller. Écoute :
Tu as dû, par un beau jour d'Été de Saint-Martin,
te fiancer à quelque simple et doux jeune homme.
Puis vint la noce et, aux bordures du jardin,
la servante paysanne a dû cueillir du thym
pour le repas où était le civet de lièvre.
Et puis, bien simplement, tu as donné tes lèvres
à ton mari qui est un gentil petit notaire.

Va, mon amie, tu as choisi la belle existence.
Peut-être, ce matin, lorsque j'écris ces vers,
tu te seras levée et tu auras ouvert,
avec ta fraîcheur honnête, les contrevents verts.
S'il me fallait choisir un souhait pour la journée,
je voudrais savoir ce que tu es devenue.
Dans la salle à manger où une vierge en tulle
est sous un globe, je voudrais redéjeuner.
Je te dirais : j'ai bien pensé à vous souvent,
depuis ces vingt-six ans où nous avions quatre ans.

Je causerais avec ton mari jusqu'au soir.
Et, après le dîner, sur le perron usé,
je m'asseoirais avec vous deux sous la glycine.
Je vous dirais que j'ai souffert toute la vie.
Et vous, sans trop comprendre à cause de quel motif,
votre cœur sentirait mon horrible souffrance.
Mais vous seriez heureux de me sentir plus calme,
par la belle soirée qu'il ferait ce soir-là.
Nous écouterions monter le chant des âmes,
de la route où l'on voit s'allumer et s'éteindre,
dans la tiède obscurité, les voitures, vite.

Puis vous me donneriez, pour que j'y dorme bien,
la chambre bleue à la jolie tapisserie.
Existe-t-elle ? Y a-t-il de tendres dessins
où une paysanne tire de l'eau du puits
à côté d'une vache suivie de la génisse ?
Le dessin y est répété tant de fois ! De l'église,
l'Angelus du matin coulerait en tremblant
comme de l'eau de ciel, d'azur et ruisselante.

O petite Marie, le jour où je mourrai,
— on meurt presque toujours aux fins des élégies —

cueille de la fougère à la noire forêt.
Voici comme je veux que soit le bouquet frais
que tu déposeras sur ma tombe poétique :
Tu mettras, tout autour, de la mousse translucide,
et de ces lis violets qu'on appelle colchiques.
Tu mettras, en souvenir de Gide, des narcisses,
car c'est lui qui paya l'édition d'*Un jour*.
Tu y mettras aussi, avec leurs longues tiges,
des nénufars en pierre blanche, au cœur doré,
car ils rappelleront, non pas un jour d'amour,
mais un jour de tristesse infinie et charmante
où, sur un lac pareil aux lacs de Lamartine,
j'en couvris une dame au sourire lassé.
Tu y mettras aussi des bruyères d'un rouge vif
cueillies sur l'ocre de quelque coteau aride.
Tu les y cueilleras à l'heure de midi,
quand le bourdonnement des guêpes s'entend seul.
J'aime ces fleurs que les écolières effeuillent.
Tu y mettras aussi une fleur que Mamore
cueillit dans la saison triste de notre amour.
Tu y mettras aussi, ma chère amie, des roses
qui te rappelleront mon enfance morose.

25 Janvier 1899.

ÉLÉGIE DOUZIÈME

A Madame M. M. Moreno-Schwob.

I

O grand vent qui soulèves la voile des vaisseaux
et les anémones à la lisière des forêts;
vent qui as soulevé l'âme du grand René,
lorsqu'il criait des mots amers aux grandes eaux;
vent qui faisais trembler la case de Virginie,
et qui désoles les cours d'Automne du Sacré-Cœur;
vent qui viens me parler à ma petite table :
je t'ai aimé toujours, que tu filtres le sable,
ou que tu envoies la pluie de droite à gauche, en face.
Berce-moi doucement. Sois pour mon pauvre cœur
l'ami que tu étais lorsque j'étais enfant.

Il y avait un grenier où j'allais souvent
t'écouter siffler sous les portes et par les fentes.
Et puis, je me mettais sur une caisse. De là,
je regardais la neige bleue de la montagne.
Mon cœur sautait. J'avais un petit tablier blanc.
Pleurer, mon Dieu ?... Je ne sais plus... J'avais quatre ans.
Oh ! La contrée natale... Qu'elle était transparente...

O vent, veux-tu, me-dis, que gardien de chèvres,
je donne ton baiser à ma flûte légère,
assis comme un poète au milieu des fougères ?
Veux-tu faire se pencher vers moi comme des roses
toutes les bouches de toutes les jeunes filles ?
Dans quel pays mènes-tu mon rêve ?... Dans quel pays ?...
Des mules sont passées dans la neige d'aurore
qui portaient des vins noirs, du tabac et des filles.

II

O vent où se défont les Angelus légers,
ainsi que les pommiers fleuris dans les vergers;
qui argentes et fais remuer la pelouse;
qui fais sonner le pin et froisses l'arbousier;
qui gonfles le nuage et le traînes. O vent,
tu fais encore plus mon âme solitaire
quand je t'entends du fond de ma petite chambre.
Quand j'ai pleuré ou ri, ta voix m'accompagnait.
Lorsque je lis Jean-Jacques, c'est toi qui agites
dans les vieilles gravures les cimes forestières.
Je laisse aller mon âme. Je me dis : *Je médite,*
quand ma pensée se meurt à t'écouter parler.

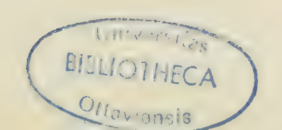
C'est toi qui as conduit par l'océan verdâtre
mon aïeul s'en allant aux Antilles en fleurs.
Tu soufflais en tempête au sortir de la France.
La pluie, les grêlons rebondissants venaient battre
le hublot. Les cloisons craquaient. On avait peur.
Mais quand on approcha des heureuses Antilles,
ta voix sourde se tut et tu éclatas de rire
en voyant, anxieuses, attendant sur le môle,
ainsi que des mouettes, les cousines créoles.

Oh ! Que je le revois, ce jour d'une autre vie.
Mon Dieu, y étais-je, dites, je vous en prie?
Oui, je revois l'aïeul des cousines suivi,
montant la grand'rue de Saint-Pierre-de-Martinique.
Vent, tu avais soufflé dans les corolles vives
des tabacs, et soulevais les doucès mousselines
qui étaient les calices légers des cousines.

C'est pour ça, vent qui souffles, que tu es mon ami.
Je sais ce que tu sais. Je t'aime comme un frère.
Je souhaite ton bonheur d'errer dans les ormeaux.
Je sais que tes milliers de cœurs sont les oiseaux.
Je sais que je comprends le sens de tes paroles.

Je sais que les baisers des cousines créoles
sont passés avec toi aux roses du jardin,
parmi la rosée rose et bleue de ce matin.

Avril 1899.



ÉLÉGIE TREIZIÈME

Lorsque l'on jouera de l'orgue pour nous seuls
dans l'église,
elle aura des gouttes d'azur sous les cils,
des larmes de bienheureuse.

Mais où est celle qui est assez pure
pour mon âme qui est une cloche
d'église paysanne enfouie sous des aristoloches ?
Fiancée, où es-tu ?

Ah ! Si l'âme de mes roses blanches de juin
souffle à tes lèvres de rose-Bengale :

lave ton corps, ô trembleuse, mets tes sandales
et viens.

Quitte le monde amer et viens dans la cellule
de mes recueillements,
d'où l'on entend courir l'eau vive sous les menthes
que le soleil blanc consume.

Pour toi, j'ai préparé la fraîcheur verte de mes rêves
où dorment des brebis.
Pour toi, j'ai un collier de cailloux blancs des grèves
lavés à l'eau des puits.

Si tu arrives lasse, je m'agenouillerai
et délierai tes sandales.
Tu n'auras qu'à laisser tomber sur mon épaule
ta tête, et je te porterai.

La maison blanche emplie d'une rumeur dorée
célébrera ta venue.
Ta sieste rêvera de la fraîcheur des cruches,
sur mon lit où je t'étendrai.

Et, pleurant d'amour, j'irai dans le blanc solstice,
suivi de mes chiens harassés,
sonner la cloche en fleurs des plus pauvres églises
pour annoncer la Fiancée.

1er Juin 1899.

ÉLÉGIE QUATORZIÈME

— Mon amour, disais-tu. — Mon amour, répondais-je.
— Il neige, disais-tu. Je répondais : Il neige.

— Encore, disais-tu. — Encore, répondais-je.
— Comme ça, disais-tu. — Comme ça, te disais-je.

Plus tard, tu dis : Je t'aime. Et moi : Moi, plus encore..
— Le bel Été finit, me dis-tu. — C'est l'Automne,

répondis-je. Et nos mots n'étaient plus si pareils.
Un jour enfin tu dis : O ami, que je t'aime...

(C'était par un déclin pompeux du vaste Automne.)
Et je te répondis : Répète-moi... encore...

ÉLÉGIE QUINZIÈME

A Henri Ghéon.

J'ai retrouvé, dans cette flore, une herbe sèche
mise il y a quinze ans, un Dimanche, à Bordeaux,
par un soir parfumé et blond comme une pêche.

Bordeaux est une belle ville où des bateaux
sonnent de la trompette au fond des pluies de suie.
C'est là que s'embarqua Madame Desbordes-Valmore.

Elle dut s'embarquer avec des orphelines,
et des cheveux épars à l'avant du bateau.
Elle dut chantonner *Le Rivage du Maure,*

en faisant un grand geste, et gonflée de sanglots.
Ah ! Elle dut toucher le cœur du capitaine
habitué cependant aux fièvres, aux typhons,
aux coups de caronade et aux lames de fond.
Il dut la regarder, la jeune poétesse,
qui, en sentant virer le navire, pâlit.

Emportait-elle un chat dans son humble cabine,
ou bien un canari qu'elle avait élevé
et pour qui de l'eau douce, un peu, fut réservée
dans la tristesse de la longue traversée ?
Dans le porte-monnaie de la pauvre orpheline
resta-t-il quelques sous quand on passa la Ligne
pour payer son baptême aux marins déguisés ?

Mon cœur, ne souris pas de cette poétesse.
Elle était le génie qui doit souffrir sans cesse,
et dont le sel amer des larmes soucieuses
cuit la paupière rouge et plaque les cheveux.
Elle était l'exilée qui se confie aux brises,
que, seuls, les colibris d'arc-en-ciel ont comprise,
et celle dont les bras aux harpes de l'Empire
se crispèrent en vain sous les longs repentirs.

Quand elle débarqua aux Antilles heureuses,
avec la flamme noire au fond de ses joues creuses,
elle dut rechercher quelque petit hôtel
où elle pût manger ce que mangent les gens
qui, lorsqu'il faut payer, soupirent tristement.

Et moi, je la salue de mon souvenir, celle
qu'une herbe desséchée aujourd'hui me rappelle.
Mais qui me saluera, lorsque je serai mort,
ainsi que j'ai salué Desbordes-Valmore ?

ÉLÉGIE SEIZIÈME

Les roses du château de X..., le grand perron,
le bois humide où l'on cueillait des champignons,
les midis ennuyés sur le cadran solaire,
et les baguenaudiers dans le parc séculaire,
c'est le deuil de mon cœur, et je suis mort de vivre.

O Mamore, ô ma morte aimée, n'était-ce pas
ton chapeau qui tremblait sur la torpeur des vignes,
ce soir triste où je m'embarquai pour l'Angola
comme Robert-Robert, et les caoutchoucs noirs ?

Que je voudrais savoir si le cadran solaire
existe encore à l'angle où les lauriers d'Espagne
luisent dans la tristesse humide de l'allée.

Je me souviens du jour de mon embarquement :
les bouches contractées avalèrent des larmes,
et les dernières fleurs que tu m'avais cueillies
furent les plus dorées de la chaude prairie.

Je ne parlerai pas comme Robert-Robert
des nègres bleus que les coups de rotin brûlèrent,
ni du typhus ardent, ni des larges averses.
D'autres, autorisés plus que moi, évoquèrent
les voyageurs prostrés sous les coups de tonnerre.

Je parlerai de l'ensuite de cette vie,
et du deuil qu'aujourd'hui me laisse ma naissance.
Pourquoi si tout est mort est-ce donc que j'existe?
En vain, je vois blanchir la poussière aveuglante.
Et la charrette à âne où tu te promenas
ne peut plus apparaître au sommet de la route.
Et je suis inquiet. Mon cœur pleure. Je doute.
Ton fouet aux néfliers ne s'accrochera pas.

Ton fouet aux néfliers ne s'accrochera pas.
Le pommier du matin ne pleuvra pas sur toi.
Je n'aurai que mes chiens et ma boueuse canne.

Et, de tout cet amour dont éclate mon âme,
je ne rapporterai que du vide et du sable.

Morte, toi. Morts tous. Mort. Ils ont coupé les branches
que longeait en tremblant la vieille diligence.
Ils ont comblé l'ornière. Ils ont mis du gravier
là où la source coupait la route en deux. Et
le char virgilien n'y peut plus cahoter.

Mais je sais : il est pour nous une autre contrée,
celle que les anciens nommaient Champs-Élysées
et dont, un soir d'avril, me parla un poète.
C'est là que, devisant, les amoureuses ombres
vont défiant « *le Temps et l'Espace et le Nombre* ».

C'est là que tu iras dans ta charrette à âne.
Et je viendrai à toi, que tu veuilles descendre.
Tu souriras, des lis sur ton chapeau de paille,
ainsi qu'un chèvrefeuille et ployée, et ta taille
succombant sur mon bras, et ta joue à ma tempe.

Dans ces Champs bienheureux tout nous sera rendu,
jusqu'au moindre grillon, jusqu'à la moindre mûre.

Par les ruisseaux touffus couleront les murmures
qu'ont aujourd'hui nos cœurs d'être longtemps perdus.
Les fruits seront gonflés, les palmes seront noires,
et Dante, soulevant sa robe, passera.

Le soir, nue et couchée aux fraîches anémones,
la grâce de tes bras me donnera l'aumône.
Une rosée glacée, qui pourtant sera douce,
caressera tes reins plus souples que la mousse,
et tes seins ronds et durs et ensemble dressés
feront qu'en les voyant s'étonnera Pomone.

Mais il n'est point encore de ces Champs-Élysées.
La vie reprend. Le château vide est toujours là,
et dans les atlas clairs dorment les Angolas.
On ne sait pas. On ne sait pas. On ne sait pas.
Ton fouet aux néfliers ne s'accrochera pas.

ÉLÉGIE DIX-SEPTIÈME

A François Mauriac.

J'ai habité Bordeaux et, maintenant, vieux pâtre
qui vit de solitude et ne quitte plus l'âtre,
j'évoque en ton honneur ce que j'ai admiré :
le port et ses brouillards perchés sur les agrès
comme de grands oiseaux migrateurs en Automne,
et la fumée pareille à la barbe d'un faune :
rousse, annelée qui sort de quelque bâtiment
qui rythme encor ces vers de son balancement.
Burdigala ! Bagdad, la ville des Califes
envierait ton soleil quand, contractant ses griffes,
le léopard anglais blessé par le couchant
luit sur la *Grosse-Cloche* et tressaille à son chant.
Ce chant, qu'il était grave ! Au fond des *Salinières*
il s'engouffrait, passait par les piliers de pierre,

longeant les entrepôts de toiles des marins
et les bouges avec leurs buvettes de zinc.
Ce vaste chant couvrait de l'une de ses ailes
la *Porte-de-Cailhau* et l'active *Rousselle*
et faisait onduler ainsi que des ruisseaux
sur le *Quai-de-Bourgogne* un millier de drapeaux.
De l'autre aile il touchait, dans la soirée orange,
le svelte *Saint-Michel* à la flèche d'archange,
monté comme sur un coursier sur le *Grand-Pont*.
Ce coursier franchissait la *Garonne* d'un bond
et retombait, du bout de ses arches rapides,
sur tes chantiers frappant du fer, ô *La Bastide!*
Dans le *Jardin-Public* où l'eau dormait, l'Été,
là où la botanique a tout étiqueté,
que ce chant était grave ! Et comme il se balance
dans mon vieux souvenir, de *Bègles* à *Talence*,
et du *Tondu* au boulevard de *Caudéran*
où vers les masques va tout un peuple riant.
Le fleuve, pavoisé de *Lormont* à *La Tresne*,
t'écoutait, *Grosse-Cloche*, ô maternelle reine !
Et quand j'herborisais, aux *Allées de Boutaut*,
tous les nénufars blancs, la tête hors de l'eau,
auguraient que ta voix était de quelque abeille
dont le bourdonnement s'obstine sur la treille.

Quelque église, parfois, émue par ce bourdon,
comme une jeune sœur élevait sa chanson :
soit *Pey-Berland* avec sa Vierge qui domine,
soit *Notre-Dame* ou *Saint-Seurin* toute voisine
de cette foire aux fleurs, sur les *Allées Damour.*
Oh ! Cette foire avec ses roses de velours
que quelque jeune fille fraîche en passant frôle,
jeune fille ressemblant tant à leurs corolles
que l'arrosoir couleur de l'herbe du torrent
laisse bruiner l'eau sur elle en se trompant...

Oh ! *Grosse-Cloche !* Dans ces vers c'est toi qui sonnes
de nouveau pour louer un jeune fils d'Ausone.
Il se marie. Va l'annoncer au Bordelais,
à ces coteaux, à ces palus tout pleins d'un lait
couleur de braise et qui encor sur les *Quinconces*
fait sourire Montaigne et Montesquieu. Annonce
que François Mauriac, habile dans ses mots,
les mains jointes avec ferveur sur ses pipeaux
se tait pour écouter une cigale douce
enfermée dans son cœur comme dans de la mousse.
Annonce que la gloire a touché à ce front,
et que les Muses d'or dansent sur les *Chartrons*

avec des grappes de Médoc et de Sauternes
sur leurs joues lisses comme l'eau d'une citerne.
Mais annonce surtout que Dieu n'est pas absent
d'ici, et que les chœurs d'amis et de parents
se répondent pour accorder leurs bucoliques
au chant perpétuel des cloches catholiques.

ÉLÉGIE DIX-HUITIÈME

A Madame Eugène Rouart.

Il a plu. La terre fraîche est contente. Tout luit.
Une goutte d'eau pèse et pend à chaque rose,
mais il va faire chaud, et, cet après-midi,
le soleil bourdonnant fendra la terre rousse.
Le ciel brumeux se troue de bleus comme de l'eau
d'où des raies en travers tombent sur le coteau.
La taupe lisse, aux ongles forts, a rebouché
ses gîtes racineux qui pèlent la pelouse.

La limace argentée a traversé la route,
la fougère trempée est lourdement penchée,
et les ronces ont plu au cou des jeunes filles...

Car elles sont parties, les jeunes filles, vers
ce qu'il y a de mouillé, de tremblant et de vert.
L'une avait son crochet, l'autre la bouche vive,
l'autre avait un vieux livre et l'autre des cerises,
l'autre avait oublié de faire sa prière.

— Lucie, regarde donc toutes ces taupinières ?
— Oh ! Que cette limace est laide. Écrase-la.
— Oh ! Horreur ! Je te dis que non... Je ne veux pas.
— Écoute, le coucou chante ?

Elles sont allées
jusqu'au haut du chemin qui entre dans la lande.
Leurs robes s'écartaient et puis se rapprochaient.
Les silences de leurs voix claires s'entendaient.
Une pie rayait longuement le ciel. Un geai
jacassait poursuivant un geai sur un noir chêne.

Ainsi qu'un éventail les robes s'écartèrent,
encore, en ondulant, au soleil du sommet.
Elles ont disparu. Je m'en suis attristé.
Et, me sentant vieilli, j'ai pris dans le fossé,
je ne sais pas pourquoi, une tige de menthe.



TRISTESSES

Je la désire dans cette ombreuse lumière
qui tombe avec midi sur la dormante treille,
quand la poule a pondu son œuf dans la poussière.
Par-dessus les liens où la lessive sèche,
je la verrai surgir, et sa figure claire.
Elle dira : je sens des pavots dans mes yeux.
Et sa chambre sera prête pour son sommeil,
et elle y entrera comme fait une abeille
dans la cellule nue que blanchit la chaleur.

Elle était descendue au bas de la prairie,
et, comme la prairie était toute fleurie
de plantes dont la tige aime à pousser dans l'eau,
ces plantes inondées je les avais cueillies.
Bientôt, s'étant mouillée, elle gagna le haut
de cette prairie-là qui était toute fleurie.
Elle riait et s'ébrouait avec la grâce
dégingandée qu'ont les jeunes filles trop grandes.
Elle avait le regard qu'ont les fleurs de lavande.

Dans le chemin toujours trempé, tant y est épais
le feuillage visqueux de l'aulne amertumé,
nous nous promènerons. Mais comme elle est plus grande
que moi, c'est elle qui écartera les branches,
et elle encore qui mettra sur mon épaule
sa joue et ses yeux bleus qui fixeront le sol.

Elle est gravement gaie. Par moments son regard
se levait comme pour surprendre ma pensée.
Elle était douce alors comme, quand il est tard,
le velours jaune et bleu d'une allée de pensées.

Parfois, je suis triste. Et, soudain, je pense à elle.
Alors, je suis joyeux. Mais je redeviens triste
de ce que je ne sais pas combien elle m'aime.
Elle est la jeune fille à l'âme toute claire,
et qui, dedans son cœur, garde avec jalousie
l'unique passion que l'on donne à un seul.
Elle est partie avant que s'ouvrent les tilleuls,
et, comme ils ont fleuri depuis qu'elle est partie,
je me suis étonné de voir, ô mes amis,
des branches de tilleuls qui n'avaient pas de fleurs.

Un poète disait que, lorsqu'il était jeune,
il fleurissait des vers comme un rosier des roses.
Lorsque je pense à elle, il me semble que jase
une fontaine intarissable dans mon cœur.
Comme sur le lis Dieu pose un parfum d'église,
comme il met du corail aux joues de la cerise,
je veux poser sur elle, avec dévotion,
la couleur d'un parfum qui n'aura pas de nom.

Son souvenir emplit l'air si clair que j'ai cru
que l'ombre d'un oiseau me tombait sur la tête.
Le tulipier d'un parc est d'un vert noir et cru.
Une beauté sans nom emplit l'azur, du faîte
des pignons enfumés au plus loin horizon.
Dans le salon où elle vint, dans le salon
où il y avait des lilas sombres comme la nuit,
il y a maintenant des roses dans un verre
et un bouton de magnolia que ma mère
a posé sur le piano creux et verni.
Cette fleur ne s'est pas encore épanouie,
mais elle s'est gonflée comme pour éclater,
et se soulève hors du vase, et l'on dirait
qu'elle va s'envoler au milieu de l'Été.
Je ferme ma croisée pour mieux enfermer l'ombre.
Je songe. J'ai souffert. Je ne sais plus. Je songe.
La pompe grince et mon chien dort sur le parquet.

Quand donc viendra le jour où, poussant le loquet
de la porte d'entrée qui rêve sous le cèdre,
sa main fera jaillir sur les dalles usées
tout ce que sa présence amène de lumière ?

Au pied de mon lit, une Vierge négresse
fut mise par ma mère. Et j'aime cette Vierge
d'une religion un peu italienne.
Virgo Lauretana, debout dans un fond d'or,
qui me faites penser à mille fruits de mer
que l'on vend sur des quais où pas un souffle d'air
n'émeut les pavillons qui lourdement s'endorment,
Virgo Lauretana, vous savez qu'en ces heures
où je ne me sens pas digne d'être aimé d'elle,
c'est vous dont le parfum me rafraîchit le cœur.

Elle avait emporté des brassées de lilas.
Et, comme elle partait couverte de printemps,
elle était comme un lis qu'un pollen ravissant
aurait poudré. Son front est lisse, un peu trop grand.
Les lilas qu'elle avait, elle les posa là.
Je me suis approché de ces fleurs fatiguées
d'avoir été tenues un moment dans ses bras.
Courbé comme un enfant de chœur par l'encensoir,
sur leur sombre parfum ma bouche s'est posée.
Elle a tendu la main et m'a dit au revoir.

Si tout ceci n'est qu'un pauvre rêve, et s'il faut
que j'ajoute, dans ma vie, une fois encore,
la désillusion aux désillusions;
et, si je dois encore, par ma sombre folie,
chercher dans la douceur du vent et de la pluie
les seules vaines voix qui m'aient en passion :
je ne sais si je guérirai, ô mon amie...

Je ne désire point ces ardeurs qui passionnent.
Non : elle me sera douce comme l'Automne.
Telle est sa pureté que je désirerais
qu'elle eût sur son chapeau des narcisses-des-prés.
Mais que, si elle doit me donner cette grâce
que la blanche vertu rend calme et efficace,
et veiller aux travaux ainsi que la fourmi,
je la voie au jardin me sourire parmi
les carrés de piments que Septembre rougit.
Ils me feront penser à mes passions passées.
Elle sera le lis qui les a dominées.

O mon cœur ! ce sera dans l'Août bleu et torride.
Lasse, vous poserez sur le coffret de buis
vos ciseaux où s'accrochera de la lumière.
Vous laisserez aller votre taille en arrière.
Vous fermerez vos cils sur vos yeux de lavande
dont l'Été semblera parfumer votre chambre.
Il sera je ne sais quelle heure après midi :
l'heure où la guêpe en feu va boire dans les puits.
J'arriverai, par le grand soleil ébloui.
Je vous verrai ainsi, ô ruche pleine d'aube,
moulée par le sommeil dans votre chaste robe.
Et je m'approcherai tout doucement de vous,
et, sans vous déranger, mettrai sur vos genoux
des fraises et du pain et du sucre d'abeille.
Bientôt, vous éveillant de ce demi-sommeil,
vos lèvres écloront sur ces fruits et ce miel
comme une rose tendre et toute caressée,

ou comme un abricot plein d'encens qui s'entrouvre.
O ménagère amie, framboise des forêts,
chaperon rouge errant qui se nourrit de baies,
ô vous qui par moments à mes yeux évoquez
la gravure où Perrette a renversé son lait :
vous ne me direz pas combien vous accablait
cette sieste où l'Été fait peser son délire.
Vous vous relèverez. Vous me regarderez.
Et, pleine d'un sanglot, alors vous sentirez
sourire dans mon cœur votre propre sourire.

Nous nous aimerons tant que nous tairons nos mots,
en nous tendant la main, quand nous nous reverrons.
Vous serez ombragée par d'anciens rameaux,
sur le banc que je sais où nous nous assoirons.
C'est là que votre amie, cette fée du hameau,
gracieuse comme au temps de Jean-Jacques Rousseau,
et bonne comme on est quand on a bien souffert,
c'est là, dans le secret de ces asiles verts,
qu'elle parla de vous à celui qui vous aime.
Donc nous nous assoirons sur ce banc, tous deux seuls,
à l'heure où le soleil empourprant l'écureuil
descend sur la pelouse où sont les poulinières.
D'un long moment, ô mon amie, vous n'oserez...
Que vous me serez douce et que je tremblerai...

Faisait-il beau quand elle est morte, votre amie ?
Oh !... Je voudrais savoir si c'était le matin...
Avant de s'en aller vous a-t-elle souri ?

Donnez-lui l'édelweiss que vous ne voulez point...

Je garde une médaille d'elle où sont gravés
une date et les mots : prier, croire, espérer.
Mais moi, je vois surtout que la médaille est sombre :

son argent a noirci sur son col de colombe.

« J'ai quelqu'un dans le cœur », deviez-vous dire un jour
à ceux qui vous proposeraient un autre amour.
« J'ai quelqu'un dans le cœur. » Et ce quelqu'un, c'est moi.
« J'ai quelqu'un dans le cœur. » Je pensais à cela,
à ces mots infinis par lesquels vous donniez
votre cœur à mon cœur, ô lierre qui mouriez...
Et je ne sais pourquoi, songeant à votre cœur,
je le voyais pareil au cœur frais d'une fleur,
à la fleur du cœur frais d'une rose de haie.

Vous m'avez regardé avec toute votre âme.
Vous m'avez regardé longtemps comme un ciel bleu.
J'ai mis votre regard à l'ombre de mes yeux...
Que ce regard était passionné et calme...

Je songe à ce jour-là où vous me confierez
votre pudeur pareille au muguet-des-forêts.

Les lilas qui avaient fleuri l'année dernière
vont fleurir de nouveau dans les tristes parterres.
Déjà le pêcher grêle a jonché le ciel bleu
de ses roses, comme un enfant la Fête-Dieu.
Mon cœur devrait mourir au milieu de ces choses,
car c'était au milieu des vergers blancs et roses
que j'avais espéré je ne sais quoi de vous.
Mon âme rêve sourdement sur vos genoux.
Ne la repoussez point. Ne la relevez pas,
de peur qu'en s'éloignant de vous elle ne voie
combien vous êtes faible et troublée dans ses bras.

Deux ancolies se balançaient sur la colline.
Et l'ancolie disait à sa sœur l'ancolie :
Je tremble devant toi et demeure confuse.
Et l'autre répondait : si dans la roche qu'use
l'eau, goutte à goutte, si je me mire, je vois
que je tremble, et je suis confuse comme toi.

Le vent de plus en plus les berçait toutes deux,
les emplissait d'amour et mêlait leurs cœurs bleus.

Par ce que j'ai souffert, ma mésange bénie,
je sais ce qu'a souffert l'autre : car j'étais deux...
Je sais vos longs réveils au milieu de la nuit,
et l'angoisse de moi qui vous gonfle le sein.
On dirait par moments qu'une tête chérie,
confiante et pure, ô vous qui êtes la sœur des lins
en fleurs et qui parfois fixez le ciel comme eux,
on dirait qu'une tête inclinée dans la nuit
pèse de tout son poids, à jamais, sur ma vie.

Venez sous la tonnelle assombrie de lilas
afin que je suspende, ainsi qu'une médaille,
à votre cou pareil à la rousseur du blé
et au lisse raisin qui dort sur la muraille,
avec un fil de Vierge une rose bengale...

...Venez, ma bien-aimée, venez, ô ma cigale,
car l'eau bleue dormira dans les reines-des-prés...

Demain fera un an qu'à Audaux je cueillais
les fleurs dont j'ai parlé, de la prairie mouillée.
C'est aujourd'hui le plus beau jour des jours de Pâques.
Je me suis enfoncé dans l'azur des campagnes,
à travers bois, à travers prés, à travers champs.
Comment, mon cœur, n'es-tu pas mort depuis un an ?
Mon cœur, je t'ai donné encore ce calvaire
de revoir ce village où j'avais tant souffert,
ces roses qui saignaient devant le presbytère,
ces lilas qui me tuent dans les tristes parterres.
Je me suis souvenu de ma détresse ancienne,
et je ne sais comment je ne suis pas tombé
sur l'ocre du sentier, le front dans la poussière.
Plus rien. Je n'ai plus rien, plus rien qui me soutienne.
Pourquoi fait-il si beau et pourquoi suis-je né ?
J'aurais voulu poser sur vos calmes genoux
la fatigue qui rompt mon âme qui se couche

ainsi qu'une pauvresse au fossé de la route.
Dormir. Pouvoir dormir. Dormir à tout jamais
sous les averses bleues, sous les tonnerres frais.
Ne plus sentir. Ne plus savoir votre existence.
Ne plus voir cet azur engloutir ces coteaux
dans ce vertige bleu qui mêle l'air à l'eau,
ni ce vide où je cherche en vain votre présence.
Il me semble sentir pleurer au fond de moi,
d'un lourd sanglot muet, quelqu'un qui n'est pas là.
J'écris. Et la campagne est sonore de joie.
On entend les clochers qui appellent aux vêpres,
et les grillons chanter l'heureuse paix champêtre.
On voit à l'intérieur pâle des métairies
les chapeaux de travail dormir près des tamis.

...Elle était descendue au bas de la prairie,
et comme la prairie était toute fleurie...

ÉGLOGUES

NOTE. — *Les Eglogues, les Tableaux d'Automne et d'Hiver, En Dieu* et *l'Eglise habillée de feuilles* ont été écrits après mon retour au catholicisme qui date de 1905. F. J.

ALEXANDRE DE RUCHENFLEUR

ÉGLOGUE DE PRINTEMPS

A Teodor de Wyzewa.

I

Non loin de cette épaisse et blanche métairie
qui a un coq si beau qu'il a eu le grand prix,
un filet d'eau imprime aux fleurs des populages
la pulsation balancée de son passage.
C'est ainsi que sera mon poème modeste
qui descend du coteau comme un paysan, sa veste
sous le bras, n'émouvant que le cœur des bruyères.
Et délicatement sur sa flûte grossière
je chanterai.

II

Dans ce pays, un homme sage
possède ce respect que confère l'usage.
Son cœur ne connaît pas l'ivraie d'inquiétude
qui pousse dans le blé calme de l'habitude.
Et sa face est moulée par Dieu tout simplement
avec la terre d'or où parle le froment.
Il vit là. Il ne doute point de sa pensée,
et, quand le ciel est noir comme la bleue pensée
d'un jardin médiocre, il se dit que la grêle
dont Dieu permet la plaie pareille aux sauterelles
est suspendue.

On voit hélas ! dit-il, ses grains
prendre, en hachant les fleurs, la place des raisins.

Le monde est pour ce saint un poème bien fait
où chaque chose, à son heure exacte, apparaît.
Il est sot de manger telle espèce à présent
moins mûre que ne l'est telle autre espèce avant.

Ce vieillard, instruit des choses que l'on cueille,
eut un notariat jadis et, sous les feuilles,
les panonceaux luisaient ainsi que des moissons.
La porte de l'étude ouvrait sur l'horizon
si bien que quand un acte était passé par lui
Ruth et Booz rêvaient dans le Juillet qui luit.
Alexandre de Ruchenfleur, tel est son nom
qui semble fait pour qu'au frappement des chaudrons
les abeilles comme un nuage épais se tassent
sur un cerisier blanc qui azure l'espace.
Il a bien réussi dans la vie car, l'étude
ayant été vendue, une béatitude
vint mettre son or blanc dans son âme sans art,
pèlerin d'Emmaüs qui sent qu'il se fait tard.

Et cette étude est devenue la métairie,
près de ce filet d'eau et de ce coq qui crie.

III

En ce Dimanche des Rameaux vous le verriez
célébrant le Seigneur et, au dossier ciré
du banc d'œuvre opposant sa calvitie luisante,
cependant que sa barbe évangélique argente
les pages du gros paroissien qu'il lit avec
des bésicles posées de travers sur sòn bec
d'aigle entre les yeux noirs que d'épais sourcils couvrent.
Et c'est d'une lenteur solennelle qu'il ouvre
ces pages répondant à tout ce que nous sommes,
et où le cœur de Dieu s'incline au cœur de l'homme.
Son col correct, sous la mince cravate noire,
il est un fils du Ciel et n'a pas d'autre histoire.
C'est pour lui que la Terre existe avec la Mer,
les pays étrangers, les étoiles et l'air.

Il est une vivante preuve de la Foi
quand au *Sanctus* son front s'écroule entre ses doigts.

La Messe terminée, il cause sur la place.
Des paysans le saluent et un nuage passe
ainsi que la fumée d'une bombe de fête.
Courbé sur son bâton, il va comme un prophète.
Par le chemin que borde en tremblant le cresson
il retourne chez lui, et l'on entend le son
de l'angelus frapper d'un tendre battement
la cloche que remplit le vin bleu du beau temps.

IV

Il attend ce jour-là des gens à déjeuner.
La voiture à deux roues qui les a amenés
est au milieu de la cour, les brancards en l'air,
le cheval remisé. Et dans l'anneau de fer
où manque une lanterne, on voit, étoiles fines,
flocons qui semblent fondre encore, une aubépine.

Bonjour, grand-oncle ! Et tout d'abord accourt vers lui,
bondie de la cuisine où elle aidait Marie,
une ronde petite-nièce à l'œil luisant
comme un scarabée noir sur la rose au printemps.
Jacqueline est son nom. Son fiancé la suit
qu'elle vient présenter au vieillard. Elle dit :
« Papa et maman nous ont laissés venir seuls ! »
Et sa bouche a l'odeur d'une fleur de tilleul.

Devant Monsieur de Ruchenfleur, le fiancé
baisse la tête avec un air embarrassé.
C'est un gentil garçon classique de campagne,
frais et brun, et dont l'œil est du bleu des montagnes :
« Soyez le bienvenu, Pierre, dit le vieillard.
Vous devez avoir faim. La Messe a fini tard;
mais vous aidiez tous deux, je crois, à la cuisine...
Je t'en prie... Va-t'en donc, petite Jacqueline,
dire à Marie qu'il faut les verres anciens. »
Et sur la nappe, on met des coupes à dessins
où l'on voit deux oiseaux boire à une fontaine.

La jeune fille rit sans se donner la peine
de cacher son amour à Pierre et, sans malice,
lui donne un baiser dru dont tous les deux rougissent.

Alexandre de Ruchenfleur leur dit : « C'est bien.
C'est quand la haie verdit que la fiancée vient.
En ce Dimanche des Rameaux, Notre Seigneur
dont l'ânesse a foulé des haillons et des fleurs
vous eût bénis certainement à son passage :
car c'est lui qui créa votre amour pur et sage,
et il veut retrouver dans son enclos divin

le bonheur des époux qui ont rompu son pain.
La vie de plus en plus m'apparaît douce et belle,
car mon âme se fond à la Joie éternelle
comme l'odeur d'un fruit à un soir attendri
par la feuille qui fane avec un léger cri... »

« Verse le Jurançon? » dit-il à la servante.

Et le verre ancien s'emplit d'automne ardente,
et l'on entend et voit, de laurier en laurier,
au jardin, siffler un merle et se balancer.
Sur la table, dans une faïence, il y a
des fleurs violacées de ce magnolia
qui est l'un des premiers ornements du printemps.

Alexandre de Ruchenfleur dit : « Tous les ans
ce m'est une grande ivresse que d'assister
à tout ce renouveau et de voir éclater
ça et là le soleil en lilas ou en rose,
et selon la couleur du baiser qu'il y pose. »

Jacqueline sourit. Chacune de ses mains
va à droite et à gauche aux mains de ses voisins,

et l'iris de son œil se couvre de rosée
ainsi qu'une corolle où l'aurore est posée.

Cependant qu'Alexandre de Ruchenfleur découpe
le vol-au-vent semblable au vin qui est dans les coupes,
cette monotonie douce pèse sur eux
qui est le bonheur humain dans l'ombre où Dieu le veut.
Pierre parle au vieillard de la taille des vignes
dont les rameaux bientôt unis en longues lignes
ainsi que par la main s'unissent des danseurs
iront farandoler dans l'azur en sueur.
Le sécateur coupant le sarment en biseau
lui donne l'air de quelque ancien chalumeau.

Après le vol-au-vent, voici la contrebande :
Vive le lièvre ! qui filait droit par la lande
où l'ajonc épineux accroche des rayons
qui deviennent ses fleurs de cuivre, papillons !

— Chassez-vous, Pierre ? — Oui. — Moi, je ne suis plus ingambe.
Il y a dix ans, j'avais encor de telles jambes
que je gravissais, sans fatigue, avec les chiens,

le coteau rocailleux où se gonfle ce vin.
On appelle cette vigne-là Chanaan.
Nous y allions parfois, lorsque j'étais enfant,
prendre au filet des becs-fins à l'aide d'appeaux.
Chasse douce ! La cabane avait des réseaux
de bruyère par où l'on guettait. Quelque blé
faisait descendre sur le sol les oiselets.
Je retenais mon souffle. Et tout à coup sur eux
le filet retombait, et leurs efforts peureux
ressemblaient pour s'enfuir aux vols des feuilles mortes
rasant le sol, puis arrêtés par une porte.

Jamais, dit Jacqueline à son grand-oncle, moi,
je n'ai pu retenir un oiseau sans émoi,
car on le sent frémir comme de l'air ailé.
Je l'ai laissé toujours de ma main s'envoler.

Chez moi, dit Pierre, j'ai quelques chardonnerets
pris à la glu, au sommet de genévriers.
Vous pourrez les lâcher, si vous voulez, demain.
Ils ne tarderont pas à quitter votre main,
car ils ont du soleil à l'aile aussi luisant
que sont les boutons d'or dans les prés fourmillants.

Après le civet vient la dinde rousse épaisse
qu'Alexandre de Ruchenfleur vante et dépèce.

Dinde ! tu ne fais plus la roue parmi tes sœurs
poussant toutes ensemble une même clameur.

« Écoutez ! Écoutez coasser les rainettes ! »

On entend, en effet, leurs petites musettes
qui s'élèvent des cognassiers de la haie
où le soleil est jeune et vert et semble gai.

— Ce cresson, dit de Ruchenfleur, vient des fontaines
que le Conseil municipal, cette semaine,
veut m'acheter pour l'arrosage des prairies.
L'année dernière la rivière avait tari.

— Vous vous servez ici comme chez nous d'écluses?
demande Pierre. Un champ après un champ en use.
C'est ce qui fait les prairies grasses près de Pau,
si grasses qu'on les voit briller comme de l'eau.
— Oui. Mais les champs ici sont moins gras que les vôtres,

car la plaine de Pau n'est pas comme la nôtre.
Votre canal qui longe le chemin de fer
coule sans que son lit donne de place à l'air,
et vos larges maïs, entre les blés qui vibrent,
dans leur propre reflet rient de toutes leurs fibres.
Que la nature est belle ainsi crue et vivante !
qui, comme une enfant pas trop parée, joue, chante
à la façon d'un poète qui ne sait pas
pourquoi son vers s'ordonne et fleurit sous son pas.

Le vieillard parle doucement, et ses paroles
sont d'une joie tranquille et sage et elles volent
sur sa barbe de marbre ainsi qu'à leur rucher
les abeilles qui font le miel blanc des rochers.
Après qu'on a mangé le gâteau de ménage,
Vêpres sonnent le premier coup dans le village.
Longtemps dans l'air serein la cloche gronde et tremble.
Il sera temps qu'après le café tous ensemble
aillent dans le parfum que laissent les Rameaux
apporter au Bon Dieu le trésor simple et beau
de leurs cœurs qui ne savent rien que la confiance
de la pauvresse à qui le prince se fiance.
Éclatez soucis d'or ! Anémones de sang !

Lilas bleus qui encensez le Tout-Puissant !
A l'amertume des éphémères lauriers,
Pâques avec ses nids joyeux va succéder.
L'aube a sifflé comme un gamin entre ses doigts.
L'après-midi ronfle au soleil. Alleluia.

V

Il est, au fond du pré, une source, ô Seigneur !
Un saule croît au bord. Le vieux de Ruchenfleur
en touche doucement la branche désolée,
à peine verte, et songe à votre Galilée.

Ils entrent à l'église où l'encens et les psaumes,
ainsi que Madeleine aux louanges de baume,
célèbrent cet Amour qui, calme et infini,
atteint la Terre ainsi que le Soleil un nid.

Les coudes appuyés sur le chêne luisant,
Alexandre de Ruchenfleur prie en disant :

Veillez sur ce beau sol que je foule, ô mon Maître !
Je l'ai tout parcouru, ainsi qu'un géomètre,
marquant ses bornes et le cours de ses ruisseaux.
Mais je ne connais point de chaînes, de cordeaux
qui puissent limiter cette Terre promise
dont je sens sur mon front courbé passer la brise.

Que je meure, ayant fait sagement mon devoir;
que j'aie porté la paix au milieu du champ noir
où les fils disputaient l'héritage du père.
Ma tâche est presque terminée et la lumière
se lève. Que par vous ces enfants soient bénis,
et qu'ils aillent au Ciel en quittant le pays !

Non loin de son futur grand-oncle, Pierre prie,
villageois grave et doux à qui l'ordre est amie :

Que la sagesse dirige notre maison,
et que ma femme emploie son cœur et sa raison
à faire prospérer la famille future.
Que cette famille vous soit dévouée et sûre
autant que celle-là qui était avant nous.
Quant à moi, ô mon Dieu, je veux être pour vous

comme le cher grand-oncle à genoux près de moi
qui, suivant le chemin du Ciel, a marché droit.

Et, à côté de son fiancé, Jacqueline
sent son cœur se gonfler comme une mousseline :

Que la haie est en fleurs et que vous êtes bon !
Je vous dois ma louange et l'oiseau sa chanson.
Le nid que je bâtis, Seigneur, abritez-le.
Et vous, Vierge, ô ma mère à la ceinture bleue !
Bourgeon d'un lis tout parfumé de Paradis
posez sur nos deux fronts vos douces mains unies.

VI

Et Pâques passe ainsi qu'un ruisseau dans la plaine
qui rit tout émaillée comme une porcelaine.
Le ciel tantôt pareil à un insecte bleu
accuse la colline et, tantôt pluvieux,
couve l'orage. Et les flèches des hirondelles
glissent, laissant un cri mièvre derrière elles.

De Ruchenfleur dans une gerbe de pervenches
et dans de l'osier blond met une poule blanche.
Il dit à Jacqueline en la lui apportant :
« Voici un œuf avec des ailes, mon enfant ! »

C'est dans les jours de Mai où l'on s'est réuni
chez les parents de Jacqueline après midi.
Dans le salon qui sent le poivre, on les entend

raconter tour à tour leur vie tout simplement,
non pas la vie que mille vanités compliquent,
mais on dirait de chants comme aux temps bucoliques
sur des pipeaux naïfs que ne caresserait
que le souffle d'un ciel de myosotis frais.
Près du laurier en fleurs, au parfum de génie,
je veux, sans les orner de toute l'harmonie
dont ceux qui sont savants auraient su les enfler,
répéter ces récits et les laisser aller.

LA GRAND'MÈRE

Il y a cinquante ans, quand je me fiançai
par un clair jour de printemps, je voulus fixer
ce qui avait frappé et mon cœur et mes yeux.
Sur ma tapisserie, je brodai un ciel bleu
et le petit pont qui est à l'entrée du bois,
petit pont sur lequel pour la première fois
je reçus un baiser d'amour sous mon ombrelle.
J'imitai le baiser par une tourterelle
qui s'envolait du pont en enlevant du lierre.
Je fleuris un pommier. Notre vache laitière
broutait au-dessous l'herbe où tombaient des pétales.
Nous avions, en riant, dans la même timbale

bu du lait qui moussait, mon fiancé et moi.
J'ai revu avant-hier ce printemps d'autrefois
qui dormait dans l'armoire. On voyait le baiser
ouvrant son aile encor dans le paysage usé.

JACQUELINE

Nous avons, Pierre et moi, Dimanche des Rameaux,
passé dessus le pont de ce joli tableau
en allant déjeuner chez vous, oncle Alexandre !
Saviez-vous que grand-mère eût le cœur aussi tendre,
et que sa broderie fût faite de baisers ?
Que faisiez-vous pendant que votre sœur rêvait ?

ALEXANDRE DE RUCHENFLEUR

J'avais trente ans et j'aidais mon père à l'étude.
J'étais déjà vieux garçon, mais la solitude
du cœur, je ne crois pas que je l'aie ressentie.
J'ai aimé la nature et ceux à qui ma vie
était mêlée, et cet amour vaut l'autre amour.
Que le froment germât ou qu'il fût dans le four,
jamais je ne me suis lassé de l'intérêt
que donne la moisson, la vigne ou la forêt.

Un autre naît poète et moi j'étais notaire.
J'ai regardé passer de mains en mains la terre;
j'ai vu le laboureur qui avait été grêlé
hypothéquer son champ, signer tout étranglé
son obligation et puis, l'année suivante,
ses greniers se remplir de récolte luisante.
Ainsi, dans l'Écriture Sainte, Pharaon
a rêvé la disette et aussi la moisson.
Oui, Jacqueline. Alors que ma sœur ta grand'mère
brodait sur un baiser, j'arpentais cette terre.
Je connais les coteaux en face du salon.
Cette métairie-là s'étend jusqu'au vallon
qui, à l'autre versant, termine la commune.
Je savais l'intérêt, le ressort de chacune
des familles d'ici, leurs soucis matériels,
et que tout se limite au cordeau bleu du ciel.
Il est des cœurs que fait s'exalter la musique,
mais le mien s'émouvait quand quelques dieux rustiques,
debout dans une chambre ouverte sur les champs,
discutaient, étendant comme pour un serment
la lenteur de leur bras habitué au manche
de la charrue qui laisse un sillage et qui penche.
J'ai consolé les vieux, inclinés et sans force,
pareils aux chênes qui n'ont gardé que l'écorce.

J'ai donné du courage aux jeunes qui prenaient
une ferme un peu lourde, aux vieilles qui tenaient
encore la maison, fières que l'on pût voir
leur cuivre éclabousser de soleil l'âtre noir.
Ces paysans, ils étaient là, dans mon étude,
aussi graves que les profils des solitudes
à l'heure du coucher de soleil quand un cri
d'oiseau résonne encor dans le bruit qui finit.
A cette époque-ci on relit le chapitre
de la vigne qui gèle en une nuit, des vitres
où l'on entend soudain la grêle aux mille balles
comme une fusillade. Alors le verger pâle
donne l'impression d'une femme meurtrie
qui, à travers ses pleurs, dans l'arc-en-ciel sourit...
Et voilà, Jacqueline, à quoi songeait le frère
lorsque la sœur rêvait au fil de la rivière.

LE PÈRE DE JACQUELINE

Dieu vous bénisse, oncle Alexandre ! Vous avez,
évaluant les lots des terres cultivées,
fait cadrer le cœur de chaque homme avec ces terres.
Vos partages étaient comme sur la chaumière
les pampres qu'on dirige avec égalité

pour que chaque fenêtre ait de l'ombre en Été.
Que je puisse, pauvre médecin de village,
avoir fait quelque bien lorsque j'aurai votre âge!
Telle est ma vie : dès l'aube atteler au coucou
le cheval au trot lourd; apprendre tout à coup,
ainsi que ce matin, qu'un petit savetier
qui travaillait gaîment hier soir s'est à moitié
coupé le doigt avec un tranchet qui était sale...
Sous la glycine rit une rose bengale,
le jardinet est tout jaune de choux fleuris,
la jacinthe des bois y ondule et sourit...
On dirait que rien de nouveau ne s'est passé,
que l'homme doit tirer en sifflant ses lacets,
auprès du pot de basilic et de son chat.
On entre, et, tout à coup, s'élève d'un grabat
une plainte. Tout à côté, sur l'établi
règne l'obscur silence où la misère vit.
Ou bien, la nuit, il faut parfois que je me lève,
et ma voiture, dans une sorte de rêve,
roule, et dans la buée de la fraîcheur légère
une chaude planète est comme une étrangère
dont on comprend le cœur sans comprendre les mots.
Les lilas dans la haie mûrissent leurs émaux.
Et le rossignol parle. Et la vitre cerise

indique la maison du malade où, assise,
la famille m'attend près de la cheminée.
L'ombre comme un vent noir palpite, illuminée
çà et là par le suif fumeux. Et j'aperçois
le paquet de douleur qui soulève les draps.
La maladie, c'est le temps qui ravage l'homme.
Je l'ai parfois suivie anxieusement, comme
vous suiviez le nuage aux cassures marbrées
qui menaçait le vin de ses grêlons serrés.
Parfois le ciel brillait soudain. Une accalmie
se produisait. Le grand mystère de la vie
comme un pan de l'azur déchirait tous les doutes.
L'orage s'enfuyait. A peine quelques gouttes
roulaient sur les sillons ravagés d'une face
où peu à peu l'écho de l'orage s'espace.
La fièvre de longs jours sur une vie régnait
comme une sécheresse angoissante qui n'est
qu'un long balancement du ciel bleu qui décide
si le grain ou le corps de l'homme sera vide.

ALEXANDRE DE RUCHENFLEUR

Ne parlez plus tristesse aujourd'hui. La journée
est si belle que tout y est net. Et ce n'est

que du noir sur du blanc, tant c'est vert et c'est bleu.
Les arbres du coteau sont devenus heureux.

PIERRE

Les arbres du coteau sont alors comme nous,
n'est-ce pas, Jacqueline?

JACQUELINE

Oui, mon Pierre. Il est doux,
quand on s'aime, de voir les arbres imiter
ce qu'on a dans le cœur; les bourgeons éclater
pleins de jeune soleil; les herbes des prairies
refléter un passé que bonne maman dit;
le salon tout orné de choses anciennes
transparaître, on dirait, au fond d'une fontaine
dont l'azur trouble tremble imperceptiblement.

PIERRE

C'est presque vivre au Ciel qu'avec vous au printemps.

ALEXANDRE DE RUCHENFLEUR

Je crois bien que des gens entrent au Paradis
tout naturellement. Par quelque après-midi
d'après la mort, on est soudain au cœur de Dieu.
On doit se dire : Tiens ?... C'est moi... Moi bienheureux.
Je viens d'ouvrir les yeux, et je reconnais bien
tout le désir rêvé sur terre avec les miens...
Chaque moment de joie est, Là-Haut, toute joie.
Chère petite-nièce un jour tu te verras
sur le canapé où tu es. Tu m'entendras
causer; tu entendras me répondre ton père.
Et ce sera la vie à jamais, avec Pierre,
papa, bonne-maman et maman. Et parfois
un grand chapeau de paille au soleil tremblera
dans la paix angélique où le vieux Ruchenfleur
cultivera l'abeille au jardin du Seigneur.

VII

L'oncle de Ruchenfleur mourut tout doucement
à quelques jours de là, sans qu'aucun incident
distinguât sa paisible et pieuse agonie
qui fut semblable à ce qu'avait été sa vie.
Par la fenêtre de sa chambrette il put voir
encore les lilas pousser leurs bouquets noirs
jusqu'aux marches du perron de l'ancienne étude.
Un pauvre Crucifix mit dans la solitude
où finissait ce juste un calme sans mélange.
Dans les rideaux à ramage chantèrent les anges.
Par moments Alexandre de Ruchenfleur priait,
cependant qu'au dehors le printemps fourmillait
de bruits et de couleurs. Une bibliothèque
où les Grands Voyageurs vivaient avec Sénèque
faisait tout à côté un refuge aux parents.

Jacqueline était là, alerte, préparant
quelque remède qu'avait ordonné son père.
Son fiancé lisait et ses mère et grand'mère
desservaient ça et là car l'Extrême-Onction
avait été donnée. Et les derniers rayons
du dernier jour frappaient en plein le lavabo
qui pâlissait ainsi qu'un marbre de tombeau.

Un soupir du vieillard fit venir Jacqueline
et Pierre auprès du lit. Une de ses mains fines
que les veines gonflaient de ciel tenait la Croix
noire et nette sur l'ondulation du drap.
Il dit aux jeunes gens : « Mon cœur est plein d'amour
d'avoir encor vécu tous ces chers derniers jours.
Amis, en vous quittant, je demeure avec vous.
Je penserai à vous, à ce repas si doux
que nous prîmes ensemble au midi des Rameaux,
aux vêpres entendues après, aux si beaux mots
de ton père, ô ma si charmante Jacqueline !
te souviens-tu ?... quand il nous parlait médecine... »

Des bouffées de printemps balancé s'engouffrèrent
dans la petite chambre. Une ardente lumière

découpa chaque fleur crûment dans le jardin
coloré et verni comme un plat ancien.
Deux heures et demie sonnèrent.
                                        Il y a
que j'ai fini de chanter et que les lilas
sont vivants, mais qu'Alexandre de Ruchenfleur
est mort, et que mourir ainsi n'est que douceur.

PAR LA PORTE ÉPAISSE ET CLOUTÉE...

Par la porte épaisse et cloutée et peinte en vert
et qui bâille,
j'aperçois un carré de lumière où défaille
un rameau qui sue. Et j'ai fait ces vers
pour fixer le moment d'un rêve
où j'ai mangé de la purée aux fèves
à l'ombre, auprès de ma mère et ma femme,
cependant que la vie avec sa longue flamme
incendiait un lis noir et blanc, solitaire
dans un parterre.

COMME QUAND ON RELÈVE UN BOUQUET...

Comme quand on relève un bouquet de feuillages
qui trempait, il s'égoutte :
dans la nuit escarpée et bleue, après l'orage,
cette maison ruisselle toute.
La voix d'un crapaud solitaire
appelle,
aussi pure que la cloche de la chapelle
d'un monastère.
La boule du portail, le réverbère
dans la rue,
l'ombre fourchue
de la branche d'un chêne indiquent çà et là
que l'on est sur la Terre.
Dans le ciel frais comme un lilas

et que la pluie a fait sans borne et net
de tout voile,
l'étoile
naît.
Alors tel qu'un facteur rural qui quitte
l'humble chaumière,
mon cœur sort de la nuit et s'en va vite
à la lumière.

O QUENOUILLES ROSÂTRES !...

O quenouilles rosâtres ! vous êtes des fleurs,
c'est tout ce que je sais
de vous, et que du sein de vos nombreuses sœurs,
vous lancez
vos flèches qui déjà retombent
vers la tombe.
Quels mots dites-vous au silence,
vous qui vous affirmez avec cette constance
au jardin où tout se flétrit ?
Ne lui dites-vous pas que c'est pour un poète
que vous avez fleuri,
et que vous êtes
là simplement comme une sage
image ?

LE CONTREVENT GÉMIT,...

Le contrevent gémit, les feuilles s'entrefroissent;
on apporte le pain
quotidien;
la nature est pleine d'angoisse.
Mais ma mère au vieux cœur chrétien
me parle avec sérénité
des petits pois qui viennent bien.
Son devoir se confond avec sa piété.
Légumes du jardin,
dites-vous
qu'il est doux
attachés à vos rames
de mûrir doucement pour une sainte femme!

SI TU DESCENDS DU NORD,...

I

Si tu descends du nord
au fort
de l'Été pour venir me voir,
tu traverseras un long pays noir
et gros bleu;
te retournant lorsque s'épaissit l'air
dans le couchant de feu,
tu prendras l'horizon des terres pour la mer.
Tâche donc de passer par le bourg de Bonnut.
Assis devant l'auberge où, juchés sur des fûts,
des musiciens de Hollande

auraient pu figurer, bois un verre de vin.
Là prennent fin
les Landes.

II

Si tu viens du midi
ici
tournant le dos, l'hiver, à la ligne brisée
de ces monts gris et jaunes :
les forêts par toi traversées
opposent au ciel bleu le sol couleur d'automne
que hérissent les gaules nues
et que parcourent les bécasses.
Comme un verre bordé de plomb, le ruisseau glace.
Le givre soude avec ses aiguilles ténues
des cailloux en tas sur la route
pareils à des morceaux de pain gardant leur croûte.
Peut-être entre Loubieng et Sainte-Suzanne

quelque chasseur dont la chienne a pour nom Diane
surgira-t-il d'un bois :
c'est moi.

III

Arrivant
du levant
dans le frisson de quelque averse printanière,
quand la rose églantière
ouvre au-dessus de la rivière
sa bouche de lumière;
quand le coucou
pleure
l'heure;
quand, dans le verger, tout à coup
les lattes
éclatent;
quand les bas-fonds herbeux sont pleins de populages,
et le village

de Castétis
de myosotis;
quand un rossignol interpelle,
de son chant qui ruisselle
au milieu de la nuit, la primevère en foule
fleurie aux troncs mousseux qui bordent les chemins;
quand le ruisseau roucoule;
si tu viens
au jardin
le matin,
tu trouveras, parmi les anémones,
vigneronnes
au cœur de flamme :
ma femme.

IV

Si, venant
du ponant,
dans l'automne tout plein de tombes
et de palombes,
laissant derrière toi la mer
au sel amer :
la contrée est d'abord plate, avec des étangs
de temps en temps.
Vois : remontant l'Adour
glisse une voile lente à l'heure où meurt le jour.
Que ta main soit légère au marteau de la porte,
de sorte
que tu ne troubles pas dans sa prière
ma mère.

FRANÇOIS, LE SAVETIER MON VOISIN,...

François, le savetier mon voisin, dont l'échoppe
ne pourrait guère contenir plus d'un client,
coud moins de cuir que d'ombre. Il est humble et vaillant,
et l'aile de Dieu l'enveloppe.
L'écuelle de colle, et la poix pour le fil,
avec quelques outils,
c'est tout ce qu'il lui faut pour gagner sou par sou
le Paradis.
François me dit :
« Je connais un endroit boisé du pays où
l'espèce de chardonnerets
est deux fois grande comme ici. »
Et ce simple, affirmant ce fait, me prouve ainsi
tout le saint intérêt
qu'il prend aux créatures
de la nature.

IL EST DES JOURS DE JUIN...

Il est des jours de Juin qu'on dirait de Décembre.
C'est ainsi que parfois, du fond de cette chambre
où l'on prie en silence et qui n'est que le cœur,
on entend s'élever, au milieu du bonheur
et des calmes ramures,
un murmure.
Car il est pour notre âme une rose-des-vents
changeante,
pareille à celle qui, rompant la paix, argente
les feuilles en les soulevant.
Vois cette voile aiguë,
immobile ?
Presque avant que la touche une brise subtile,
elle remue
et file.

DITES-VOUS QUE LA VIE EST ICI,...

Dites-vous que la vie est ici, non là-bas.
N'allez point la chercher où le bonheur n'est pas.
Suivez la vérité sainte et banale.
Ouvrières, mariez-vous
dans l'église natale.
Que des soins doux
vous surprennent sur le banc de votre chaumière,
quand la lumière
est triste comme un long baiser;
que l'odeur du jambon qui frit avec les œufs
prouve que vous veillez sur ceux
qui rentrent, ayant déposé
leurs rabots.
Acceptez que vos fronts ne soient plus aussi beaux;

même que vienne la laideur, laideur divine
de la face enfumée au foyer où l'on mange,
et de la taille épaisse où l'enfant se devine,
et de la main qui coud, frotte, balaie et range.

A CETTE HEURE OÙ J'ÉCRIS,...

A cette heure où j'écris, en Juillet, vers midi,
routes, bois, foins et blés ne sont qu'un incendie
de lumière si violent que ses flammèches
lèchent
l'azur lacté.
O torpeur de l'Été !
Paresse des enfants sur la table accotés,
oiseau colorié sur le tableau scolaire,
et flèche du clocher comme un cadran solaire
sur le pavé planant où le forgeron sonne...
O rêve obscur ! Non loin la rivière poissonne :
l'ombre du blanc cabot
happe la sauterelle
qui, par détentes, fait aller ses pattes frêles,

tombée à l'eau...
Voici des bulles,
des libellules,
des campanules...
Un capricorne fait jouer ses mandibules
au pied d'un cerisier dont les noires cerises
tachent les doigts qui les ont prises.
Avez-vous vu ces verts filets à papillons
et la lueur si pâle, au-dessus des sillons,
des épis ?
Non ? Ah ! Tant pis...

PAYSANNE

ÉGLOGUE DE L'ÉTÉ

I

Pour qui n'a pas quitté son champ, les Pyrénées
sont les rives du Ciel peut-être.
Vieille ! qui chaque soir à la même fenêtre
as vu le soleil décliner,
ô toi ! qui sais qu'un caneton vaut vingt-trois sous
et que les blés, hélas ! ont pâti sous
l'averse :
tu ne demandes pas aux constellations
les secrets dont elles se bercent.
Mais quelque jour que l'on fauchera la moisson :
ayant pris comme de coutume

la gaule dont tu guides tes troupeaux ailés,
on te rapportera dans la ferme qui fume,
ton âme s'en étant allée.
Et seul reposera ton corps
sur le lit rude
où depuis cinquante ans va s'étendre l'effort
de ta dure habitude.
Il est beau qu'au milieu de ce coin qui t'abrite
près d'un amer laurier et d'un rayon de miel,
ton geste qui s'étend n'ait pas d'autre limite
que le ciel.

II

Quant à moi, mon royaume, hélas ! est limité.
Nul poète ici-bas ne vit dans la grandeur
de la simplicité.
Femme ! Je me souviens de toute la hauteur
de ton langage
alors que n'invoquant aucune poésie,
sans paroles choisies,
tu me montrais les blés abattus par l'orage.

Sois ma muse, ô vieillarde !
dont le cœur n'aime ni les songes,
ni les mensonges,

et qui te vêts de bonnes hardes,
et chausses des souliers carrés
ainsi que tes raisonnements
qui s'en vont pas à pas comme les bœufs aux prés.

III

O vieille ! que le soir soit plein de rumeurs d'oies
et que les gens, aux seuils bavards, forment des groupes,
et que la calme joie
de l'homme qui, la tâche faite, joint les doigts,
se penche sur la soupe !

Compagne ! nous irons dans l'odeur des tilleuls,
quand l'air est immobile et blanc comme un linceul,
prier à l'église, au bout de la rue,
tenant la foi, comme l'on tient une charrue
couleur de jour,
dans l'ombre bouleversée ainsi qu'un labour.

IV

Parle-moi de tes fils ! L'un est à Buenos-Ayres.
Tu ne crois pas que là soit le bonheur,
tu n'aimes pas voir surgir le facteur
sur l'aire.
C'est trop loin pour fonder, là-bas, des laiteries.
Aussi, quand tu vas au marché,
assez loin de ta métairie,
vois-tu d'un œil méfiant de vieux coq perché
l'affiche placardée au mur de la mairie
où, comme un long boniment, un transatlantique
aux nerveux pavillons file vers l'Amérique.

Oui, tu sais bien que d'autres en sont revenus,
lesquels partis pieds-nus

passent devant ton seuil, laissant entre les villes,
au long des champs paternels qu'ils ont méconnus,
poudroyer leurs automobiles.

Mais toi, sublime entêtée, âpre paysanne
qui transportes les bidons de lait à dos d'âne,
tu fronces les sourcils en voyant le sillage
que laissent ces gens après eux.
Qu'ont-ils fait de leurs aiguillons et de leurs bœufs
et du village ?
Où donc la blouse et le béret ?
Et la sandale aux chevilles serrée ?
Et la ceinture rouge
dont la frange, à chaque pas, bouge ?

V

Un autre fils, honneur de la maison, est prêtre.
Avant qu'il s'en allât rejoindre son diocèse,
ah ! que ton cœur fut aise
lorsque ce fils dans le pays qui l'a vu naître
passa comme dans un nuage,
quand les fenêtres
se parent, pour la Fête-Dieu,
de branchages !
O mère ! C'était bien ton fils tenant le feu
de l'ostensoir.
Et tu t'agenouillais dans la douceur du soir
comme celle qui suppliait
le Christ de lui laisser toucher son vêtement.
Ton fils ! Il élevait sur l'autel qui brillait

le Moissonneur divin caché par le Froment.
Et tous ceux du village,
tandis que les tambours roulaient comme un orage,
se prosternaient aussi sur les joncs écrasés.
Et tu reconnaissais
François, Firmin, Jules, Baptiste, Pierre
et puis : le père !

Ce fils-là ne peut te leurrer.
Il s'efforce à vous préparer
ce pain quotidien qu'à jamais les vieux mangent
avec les anges.

VI

L'aîné des fils est marié dans la maison.
Sa femme est vaillante à la terre,
dont il a deux enfants jumeaux fille et garçon :
le garçon est à son service militaire
et la fille fait la cuisine
dans un château de la ville voisine.
Ce fils aîné touche à la cinquantaine.
Il est avare mais loyal, dur à la peine,
habile à diriger le long des champs de blé
la faucheuse qu'il loue et qu'on entend trembler
dans la lumière sans haleine.
A la location d'instruments agricoles
il joint les revenus d'un petit élevage.
Vieille mère ! Quand la remonte est au village,

il est beau le poulain qui caracole
devant les officiers et remporte le prix,
et que l'on reconduit à votre grange obscure,
nerveux, l'allure oblique, avec sa couverture
que soulève la brise verte des prairies.

VII

Ton dernier fils a vingt-huit ans.
Il vient juste après une fille
dont vous êtes contents :
elle s'est mariée, et sa belle-famille
tient une mercerie.
Mais ton fils, le dernier, hélas ! un malappris,
un vaurien !
Il vous couvre de honte.
Quand on parle de lui le sang vous monte
à la face. Il s'en va comme un vrai chien
de fête en fête. Il vit avec les écarteurs.
On l'a vu récemment, tout couvert de sueur,
descendre dans l'arène,
esquivant d'un rapide coup de hanche

les cornes d'une vache. Et dans l'air sans haleine,
des bancs de planches
s'élevait un long applaudissement.
A celui-là le père a dit : Va-t'en
Satan !
Mais il gouaille,
rejoint les gueuses dans la paille,
se moque de la Messe et du Signe de Croix.
Assis devant une auberge, prenant l'absinthe,
il s'est un jour raillé de toi,
ô femme sainte
au dos plié !
qui passais dignement tenant tes mains
dans tes poches de tablier,
— ce gamin !

VIII

Mais parle-nous du père ?

Il fut toujours ce qu'il faut que l'on soit.
Il a soixante-douze ans, deux plus que toi, mère !
Il est né dans cette maison dont il est roi.
Il a recueilli l'héritage de ses frères.
Il avait le goût, dès l'enfance, de la terre.
Il grandit assignant à chaque chose un prix.
Il sait combien le chat peut valoir de souris.
Il est âpre et discute une heure pour un sou.
Il devient cependant généreux tout à coup.
Il n'aurait pas prêté, Romain, à ses dieux lares.
Il consent mille francs à quelque métayer.
Il ne demande pas d'hypothéquer d'hectares.

Il ne le poursuit pas s'il ne peut le payer.
Il assiste en aidant à l'effort des labeurs.
Il ne raconte pas les raisons de son cœur.
Il est vexé parfois si l'on n'est pas avare.
Il invite un beau jour les voisins à son chai.
Il ouvre ses barils en empereur barbare.
Il voit le lendemain ces voisins au marché.
Il accepte à son tour de boire, il est fâché.

IX

O femme ! c'est ainsi que va votre maison
comme un bateau, de saison en saison,
de l'époque où l'on taille les sifflets
à celle où l'on entend le ronflement des blés,
à celle où la grive a chanté,
à celle où la neige sourde se tait.

X

Elle va, la maison, avec ses peupliers
pour mâts, ses peupliers par la brise pliés.
Elle s'avance dans la vie et vers la mort
jusqu'au jour où la nuit dans tes yeux se fera,
ô vieillarde au beau sort !
et que ceux que jadis ont bercés tes grands bras,
ayant enseveli ton corps,
allumeront dans la chambre épaisse aux coins noirs,
le cierge fumeux, pour qu'encor tu puisses voir.

TABLEAU D'AUTOMNE

A RAYMOND BONHEUR

I

Vallée qui me parles en silence, dont les vaches l'une
à la suite de l'autre comme des nuages sur la lune
glissent ! Seul un toit rouge dans ta grisaille s'allume
et l'horizon se couvre et se découvre. La brume fume
et voici tous les prés cachés, mais de nouveau se retire la brume
et le toit réapparaît cerise comme un fer sur l'enclume.

La grive sur un cerisier près de la vigne abandonnée
se pose et les sentiers ruissellent de feuilles de châtaigniers.
On dirait des rigoles après un orage déchaîné.
Mais il n'y a pas eu de pluie dans la journée,
il n'y a que du brouillard et un silence tout étonné
quand un paysan tout à coup a éternué.

Les bois s'effacent, se reforment, les labours
où l'on va semer le blé sont devenus sourds.
Je n'entends plus qu'un char. Il roule comme un tambour.
Voici encore que rentrent des vaches aux pas lourds.
Devant elles un petit groupe de moutons court,
s'arrêtant, quand elles s'arrêtent, court.

Un clocher sonne trois heures très espacées.
La brume roule et continue à s'élever, à s'abaisser,
à s'avancer en épaississant et à se retirer.
Et les platanes de la route clairement dorés,
ou pareils à du tabac sombre, ne sont pas éclairés
aujourd'hui par le soleil qui ne s'est pas montré.

Le bois grelotte sous l'argent noir des mouillures.
Voici la vieille qui rapporte des châtaignes à la masure
dont le toit se confond avec les branches que la nature
tord comme des serpents, ou lance avec droiture
vers le ciel humide où elles charbonnent comme une gravure,
la masure disloquée à la porte sans ferrure.

Et, par une éclaircie, je vois des vaches encore filer.
Elles glissent comme une course de bateaux dans le lait

du brouillard, et leurs mouvements dans la vallée,
dans la vallée étendue sont comme si la vallée parlait,
comme si la vallée parlait et comme si elle s'en allait
tout entière avec l'heure qui tombe désolée.

De côte en côte on va. Et, quand on est en bas,
le haut d'une route apparaît tranchée entre les bois.
Qu'y a-t-il ici ? Un petit toit où entre un arbre, un toit
sous lequel une vieille a souvent reprisé des bas.
Voici la muraille avec un pot où éclata
jadis une fleur rouge au feuillage délicat.

Là-bas je sais que, comme une belle pensée,
la montagne continue et, sans arrêt, est posée.
Elle se cache ainsi que Dieu ou que la pensée
dans l'herbe. Mais tout à coup, dans la brume dispersée
elle apparaîtra, nettement existante, élancée
comme la poésie, et longuement balancée.

II

Dans ce paysage vient un vieux au béret béarnais,
la figure comme taillée au couteau, le nez
que l'on dirait cassé net au milieu; la lèvre n'est
qu'un trait fin sur le menton de galoche édenté;
des yeux marron qui vont et viennent; un cou décharné
et comme tiré par des cordes de chaque côté.

Il s'avance dans ce paysage de brume vers la masure,
vers la masure dont j'ai parlé, confondue avec la nature,
et qui a l'air d'un arbre crevé, et dont la chevelure
de chaume teigneuse s'écroule. Là, sur la terre dure,
la vieillarde chargée de sa pauvre nourriture,
les châtaignes, les dépose et s'assied sur une couverture.

Et le vieux au béret béarnais presse le pas.
Il tient un télégramme ouvert. J'entends son pas
sur la route embrouillardée, net parce qu'il fait froid.
Il va vers la masure, dis-je. Et toute la vallée en bas
remue, et quelques peupliers çà et là
conservent une aigrette de feuilles où le pinson file sa voix.

Après qu'il a passé le seuil de la chaumière,
le vieux Jean dit à la vieille Marie : « Bonjour, la mère !
« Le fils à toi est mort. » Et il se tait ensuite, et il serre
le télégramme dans sa main usée par la terre.
Elle ne répond rien. Il reprend : « C'est monsieur le maire
« qui m'a dit : il est mort en brave militaire. »

Elle se tait toujours. Maintenant, elle pèle des marrons
comme si l'autre n'avait rien dit. Elle baisse le front,
ombre épaisse accroupie qui dans l'ombre se fond.
Comme il est grand ce deuil auquel rien ne répond !...
A-t-elle compris que son fils est mort ? Oui ou non ?...
mort en Algérie dans un endroit qui n'a pas de nom.

Et le vieux paysan ajoute, beau diseur :
« Il est mort pour le pays, il est mort pour l'honneur. »

Mais elle ne bronche toujours pas, comme si le malheur
ne venait pas d'entrer dans son simple et pauvre cœur,
ce pauvre cœur noyé d'une sombre stupeur
comme cette aveugle vallée assourdie par la vapeur.

Elle pèle, dis-je, des châtaignes, sans parler,
et comme si elle n'entendait pas ou ne voulait
pas entendre, et comme si, dans sa tête fêlée,
elle cherchait une pensée à formuler,
pensée qu'elle ne trouve pas, pensée en allée
comme l'eau d'un vieux pot fendu s'est écoulée.

Et Jean, après qu'il est resté assis un long moment,
se lève et dit : « Allons, bonsoir et bon courage, la maman ! »
Il laisse le télégramme sur la table en s'en allant.
La vieille Marie ne bronche pas davantage, pelant
ses châtaignes, tandis que j'écoute le pas de Jean
dans la brume qui semble pleuvoir en épaississant.

Quand il est reparti elle va vers un placard
d'où elle retire avec précaution un foulard
qui renferme des lettres du fils, depuis le départ
jusques il y a trois mois. Trois ans qu'il était quelque part

loin, là-bas, soldat chez des hommes sauvages et noirs
comme ceux qui à la foire mangent un poulet cru chaque soir.

Ces lettres elle ne les a jamais montrées dans le pays,
encore qu'elle ne sache pas lire, mais cela suffit
de tenir ces papiers à la main. Ce qui y est écrit,
peu importe, du moment qu'elle sait que c'est le fils
qui a marqué le papier avec l'encre et que c'est lui
qui a signé là comme fait un homme instruit.

Cependant elle allume une petite lampe à essence
et, fermant la porte au loquet de bois, commence
de déplier l'une après l'autre les lettres où la flamme danse.
Et elle voudrait maintenant avoir cette science
d'entendre les lettres parler. Et, avec patience,
elle suit chaque mot pour savoir ce qu'il pense.

Mais elle ne les aurait pas montrées, pas même à Jean,
parce que c'est inutile de les raconter aux gens.
Il vaut mieux ne pas en connaître le sens
que de montrer aux autres que l'on manque d'argent.
Et puisque le fils est mort, c'est inutile à présent.
On lui avait dit : « il a été nommé sergent. »

Et ce qu'elle ne sait pas lire, la vieille femme le voit.
Elle le voit par intervalles. Ainsi, en Automne, le bois
se couvre et se découvre pareil à l'autrefois.
Elle revoit ce fils, le plus jeune de trois,
avec son tricot de laine, sa hardiesse, sa voix
qui commandait aux bœufs, l'aiguillon à bout de bras.

Ce Jean-Baptiste était son plus cher, son bébé,
comme toujours celui qui meurt, la douce baie
qui apparaît quand l'hiver met du givre à la haie
parmi les cheveux gris des toiles d'araignées.
Et elle réentend dans la nuit qui va tomber
l'exclamation béarnaise aux bœufs : « O bé bou bè ! »

Les autres fils étaient partis et mariés, le père mort.
Jean-Baptiste a grandi, il a tiré au sort,
il s'est promené avec un drapeau, ayant piqué au bord
de son béret le numéro. Les filles avaient tort
de lui parler : il était souple, il était fort.
On l'a expédié en Algérie dans un fort.

Qu'y a-t-il dans ces lettres de lui ? Il a été vivant.
On était satisfait. J'ai dit qu'on l'avait nommé sergent.

Et, comme il avait commandé aux bœufs, aussi aux gens.
La vieille mère pense encore aux bœufs. Elle les entend
et elle croit entendre Jean-Baptiste là-devant.
« O bé bou bè ! » Que ce cri est large sur les champs !

Jean-Baptiste ! sa photographie est sur la cheminée.
Il l'avait envoyée à Noël de l'autre année.
Il est en zouave, le poing sur la hanche, avec un bonnet.
Son large pantalon semble une robe. Et la mère reconnaît
le fils qui, elle se le répète encore, ramenait
les bœufs couleur d'osier sur le fumier qui fumait.

Et maintenant, il est mort. Le voisin vient de le lui apprendre.
Et elle n'a rien dit et ne dit rien, ne songe pas à prendre
une attitude, ni que le corps du fils sera comme la cendre
de ce foyer éteint. Non. Mais elle veut se rendre
au pays où il est mort. Elle ne veut pas attendre.
Ce voyage, celle dont le cœur aime tant peut l'entreprendre.

Elle retrouvera le fils, si elle part. Elle le retrouvera bientôt.
Pour aller en Algérie il faut passer l'eau.
Elle passera l'eau et elle ira en bas, en haut.
Elle fera pour le retrouver tout ce qu'il faut.

D'autres y sont allés en prenant le bateau.
Moi j'irai à pied. J'ai bien été jusqu'à Pau.

J'ai été jusqu'à Pau, à pied, dans mon jeune âge.
Elle avait emporté du pain et du fromage
et un gros parapluie. Et, à l'entrée de chaque village,
les enseignes riaient sous les vignes, à son passage,
car elle était alors fiancée comme la pluie d'orage
est fiancée au grain patient du labourage.

Et, tandis qu'elle songe ainsi, déjà le jour est noyé.
D'ailleurs c'est à peine s'il a fait jour, un jour barbouillé
que pas une minute le bleu n'aura égayé,
un jour qui ne laisse voir que la terre mouillée,
des acacias nus, des châtaigniers dépouillés
et tout le pourri de l'Automne champignonnée.

C'est le jour d'un fils mort, un de ces jours qui ennuie,
dont chaque heure est comme un écheveau de fil gris,
un jour où il n'y a plus de ciel, où la tristesse m'a repris
et se reflète dans ce poème, parce que dans la vie
le paysage se reflète. Et que l'on mange, pleure ou prie,
il est là dans la brume et l'effacement d'aujourd hui.

Mais qu'importe à Marie le paysage ? Elle a ouvert la porte
et l'a refermée derrière elle, de sorte
qu'elle se dirige vers l'Algérie, et elle emporte
les lettres de son fils à la main, les lettres mortes
de son fils mort dont elle entend la jeune voix forte
parler aux bœufs absents. Oh ! comme Marie trotte !

Elle a déjà traversé un village et voici les toits
d'un autre village. Quand elle approche elle les voit
nettement, mais ils se fondent vite derrière soi.
Il n'y a plus que cette fumée d'eau et l'on croit
que l'on s'enfonce dans un vide affreux et froid.
Où est l'Algérie ? L'Algérie ? Eh bien ! c'est tout droit.

L'Algérie est sûrement du côté de la rivière.
D'ailleurs, quand Jean-Baptiste a quitté la chaumière,
c'est de ce côté-là qu'il est allé en voiture. Et la mère
ne peut pas se tromper, et elle peut bien faire
la route à pied et, s'il faut qu'elle passe la mer,
il y a comme sur le gave un grand pont de fil de fer.

La route est maintenant toute pleine de nuit.
Où êtes-vous, étoiles qui nous guidez dans les poésies ?

Constellation que nomment *la Couveuse* ceux du pays,
prête attention à cette mère sombre qui va vers son fils !
La constellation me répond : « Je la conduis,
« ma lumière se cache dans son cœur et elle la suit. »

Et Marie passe devant une grange où une clarinette
file un son aigu. C'est le bal d'une noce en goguette
à la lueur des chandelles. Quelques coqs et quelques fillettes
voyant passer la vieille avec sa chevelure défaite
crient : « elle est folle ! » Et rient. Et la vieille un moment s'arrête
et leur répond avec des gestes de muette.

Que leur dit-elle en silence ? Elle leur dit d'un bras tragique :
« J'ai été jeune comme vous; pour moi aussi la musique
« a résonné, et les pauvres joies de l'amour rustique
« je les ai eues. Mais la vie est dure, les soins domestiques
« vous courbent, le malheur vient. Mon fils qui était en Afrique
« est mort. On l'a nommé sergent, la république. »

Et elle reprend sa course. Et le filet aigu
de la clarinette peu à peu comme une source éloignée s'est tu.
Marie a déjà fait six kilomètres. Voici l'avenue
d'un village, des banquettes de terre, des arbres nus;

et voici, maussade et déserte, son unique grande rue
où travaille un savetier jaune sous l'électricité crue.

Hagarde, la vieille ne s'arrête point, traverse le village.
La nuit n'est maintenant qu'un immense nuage
où retentissent les cris de quelques oiseaux de passage.
Invisibles, ils chantent la Création, et le poète sur sa page
inscrit ces messagers qui vers de tièdes plages
s'en vont comme la caravane des rois mages.

Marie les entend, mais n'interrompt pas sa course folle.
Sont-ce les cris de son cœur, ces oiseaux qui se désolent
dans ce vaste vide ? Ou bien est-ce la parole
de son fils mort qui retentit là-haut et qui vole
avec les oies sauvages ? Jadis avec une gaule
il guidait sagement leurs sœurs au retour de l'école.

Maintenant, elle n'en peut plus; maintenant, c'est assez.
L'Algérie est si loin ! Il faut se reposer
pour être prête demain à recommencer.
Marie se couche dans une loge à la porte brisée,
tout près d'une métairie qui fut carbonisée
et dont les poutres, en s'écroulant, se sont entrecroisées.

III

Le lendemain, la brume s'écarte et des blocs d'azur
nagent dans le soleil éclaboussé, et les verdures
sortent du bain fumant, et toutes les bordures
luisent, et les bois couleur de cuir et de pêche mûre
font danser le regard. Tout est lumière et mouillure.
Voici que grelotte en claquant des dents toute la nature.

Et la vieille Marie grelotte aussi et claque des dents.
Elle n'a pu dormir deux heures là-dedans.
Elle s'est remise en marche au soleil levant,
tenant contre son cœur les lettres de son enfant,
en marche vers cette Algérie où il l'attend,
où elle ne veut pas qu'il soit mort malgré ce qu'a dit Jean.

Elle demande et on lui donne un peu de pain
dans une ferme. O lumière dans l'eau du matin !
Les cloches de la source sonnent dans le thym.
Les bœufs luttent. La couturière aux yeux mutins
chante à sa machine-à-coudre et dans la cage le serin
l'accompagne à tue-tête au-dessus du jardin.

Pourquoi, alors, ô ma vallée ! pourquoi cette douleur ?
Réponds-moi, toi qui me sembles pleine de douceur
et qui, te dépouillant aujourd'hui de tes vapeurs,
souris d'amour avec une main sur le cœur !
O ma vallée ! pourquoi cette ombre humaine à ton bonheur ?
Pourquoi ce deuil, ce deuil dont la démence est sœur?

Et la vallée répond : « Je porte aussi un deuil en moi,
« encore que je paraisse gaie. L'Automne brûle mes bois,
« les vignes ne sont plus que des tisons. Il faudra
« que tout soit consumé pour que je le revoie.
« Je souris, il est vrai. Mais la plaintive voix
« du pinson annonce que l'hiver, ce fossoyeur, est là.

« Où est le gai sifflet d'aulne ? Où est le cornet
« de bouleau où souffle l'enfant quand tout renaît ?

Où est la jeunesse de la vieille ? Où est le chant béarnais
« dont elle berçait le Jean-Baptiste qui mêlait au lait
« ses larmes ? Jean-Baptiste est le printemps infortuné
« qui jonche mon cœur avec des feuilles déchirées. »

La journée court sous les pieds de Marie.
Voici le soir déjà. Au-dessus des prairies
des rubans de buée s'allongent et l'horizon est rouge et gris.
Un grand arbre semble dominer tout le pays.
Il est à moitié dans le jour, à moitié dans la nuit,
comme un berger veillant son troupeau endormi.

Il est six heures. Les champs deviennent comme de l'étoupe.
C'est l'heure où la pauvreté va tendre vers la soupe
ses mains couleur de terre. Mais Marie, poursuivant sa route,
ne pense pas ce soir au pot où cuisent des croûtes
et des feuilles de chou, ni à la cruche de terre rouge,
ni au fagot rapporté sur le dos qui se voûte.

Marie va. Une étoile luit comme de l'eau en feu.
Marie la regarde. Elle va et ne détourne plus les yeux
de l'étoile qui est le cœur du vide bleu.

Marie va. Elle va. Elle est auprès du gave dangereux.
Et elle qui ne voit plus la terre, mais seulement les cieux,
glisse — et retrouve enfin et son fils et son Dieu.

TABLEAU D'HIVER

A LA MÉMOIRE DE ROGER MARX

Le fourmillement des gouttes d'ombre de la neige qui tombe
quand le ciel est une voile qui se bombe;
la nudité des arbres noirs, les pavés lavés comme des tombes,
les flaques d'eau noires comme des vitraux dans du plomb,
les gouttières aux chants entrecoupés comme ceux des palombes,
des coups de vent, les fusillades de la grêle, le choc des trombes...

La Seine débordée dans la capitale,
son eau comme une plaine tranquille et luisante qui s'étale,
et, dans les rues, des barques sur quoi l'on a chargé des malles;
les lèvres du fleuve venant lécher les dalles;
les égouts refoulés, la ville qui s'affaisse et qui dévale :
voilà ce qu'on a vu et qu'on nous écrit sur des cartes postales.

Mais nous, gens des pays pyrénéens,
nous avons échappé à ces malheurs qu'on nous a dépeints.
Nous apprenions par les journaux du matin
que la crue menaçait la vie des citadins.
Comme Lucrèce nous nous félicitions d'être bien loin.
Et nous avons écrit les vers suivants en des jours froids, mais serein



En poussant un grand cri, le héron gris s'enlève de la berge glacé
Au delà du gave le soleil semble étendre des œufs cassés.
Le canard dont la tête luit comme de l'acier
vogue sur quelque flaque que le dégel a brisée.
On entend ce bruit qui geint des glaces froissées.
Les arbres secs de la rive étincellent, cristallisés.

Le héron gris se perche au sommet d'un arbre de la rive.
Aussitôt que posé, voici qu'un autre héron arrive
et vole autour du premier qui repart. Et ils suivent
l'un à la suite de l'autre la même route vers la colline.
Ils tracent du silence dans les cieux où l'œil les devine
quand ils s'y sont fondus comme deux vapeurs fines.

Le givre soude au sol élastique les pierres,
et le sol grésille sous mes lourds souliers.
Les grives filent rapidement de lierre en lierre.
Ici, une poule d'eau s'envole, les pattes pendantes à son derrière.
Là, un merle piaule et secoue un buisson de mûriers.
Plus loin, une bécassine en buvant ride une cressonnière.

Je tire la bécassine et la manque. Et, traversant sur un gué,
je rejoins la grand'route où l'on entend claquer
en larges gouttes le brouillard qui tombe des platanes décortiqués.
Mon fusil sur l'épaule, je siffle ma chienne aux jambes arquées.
Et, poursuivant sur la route, je commence de voir bouger
une tache noire qui vient vers moi et que bientôt je peux distinguer.

C'est un prêtre que je connais et que j'estime de tout mon cœur.
Il va, je pense, voir quelque malade. — De si bonne heure ?
Et où allez-vous donc, abbé ? — Il va porter Notre-Seigneur
à un vieux paysan qui dans une chaumière se meurt.
La chaumière est celle qui est sur la hauteur,
à droite d'une vigne dont on aperçoit les tuteurs.

Nous marchons, le prêtre et moi, assez silencieux.
C'est ainsi que jadis les pauvres pèlerins soucieux

qui allaient à Emmaüs firent route avec Dieu.
Lui, Dieu, leur parlait de la Terre et des Cieux
en mots très simples et doucement affectueux.
Ils s'arrêtèrent devant l'auberge avec le Voyageur mystérieux.

Celui qui est éternel, chaque jour est présent.
Le voici avec nous comme jadis, aussi simple, aussi aimant.
Il marche dans cette campagne qu'il crée continuellement.
Voici cet oiseau qu'il connaît et cette herbe et ces passants.
Il sait qu'un lièvre se cache là. Il sait ce que mon cœur ressent.
Et il sait qu'il s'en va nourrir là-haut un agonisant.

Laissant le prêtre et Dieu monter sur la colline,
je prends à travers bois. Et du givre en poussière fine
se pose sur ma veste quand je lutte avec les halliers d'épines.
La ronce rouge, avant de céder, me retient et m'égratigne.
J'entends couper du bois, une branche craque et s'incline.
J'approche et je reconnais le maître d'une ferme voisine.

Redescendant du chêne rugueux qu'il émondait,
le voici parmi les débris odorants, et qui aussi me reconnaît.
Nous nous tendons la main. Il remet son béret.
Et nous causons un peu de tout, du blé qui pointe et du froid qu'il fai

Et je lui raconte que tout à l'heure j'ai rencontré l'abbé
qui allait là-haut voir un malade à toute extrémité.

Ce paysan me dit : « Oui, le pauvre, il meurt tout seul, là-haut.
J'ai été le voir hier. C'est pitié. Il est si seul qu'il lui faut
aller remplir lui-même à la cruche son écuelle d'eau,
et il coupe un peu de pain avec son couteau.
C'est moi qui ai dit au prêtre : Il faut aller chez Jean Dufau.
Il ne veut voir personne, il est comme un sauvage sur son coteau. »

Et le coupeur de bois se lamente sur la vie
du pauvre homme, dans cette chaumière que troue la pluie;
dans cette chaumière au sol de terre bosselé et durci;
dans cette chaumière qui est à moitié démolie;
dans cette chaumière dont on peut se demander aujourd'hui
comment le maître n'est pas mort de froid dans son lit.



Il y a quarante ans, comme aujourd'hui, un jour d'hiver :
Déjà de beaux hérons passaient dans le ciel de fer;
déjà la lumière des bois frappait les miroirs des houx toujours verts;
déjà quelque chasseur traquait la bécasse sous les couverts;

déjà quelque bûcheron foulait des copeaux au parfum amer;
déjà quelque homme se mourait sur quelque coteau désert.

Jean Dufau pêchait la truite dans la saligue.
Il regardait là-bas la coulée huileuse de la digue.
Il entendait le bruit des casseurs de pierre sur la rive.
Et, autour de lui, la vie de l'hiver était brillante et vive,
brillante comme le givre et vive autant que la truite.
Et Jean Dufau, comme s'il avait bu du vin, se sentit ivre.

On le tenait pour un idiot, il avait vingt-six ans.
On le tenait pour un incapable parmi les paysans :
à peine bon pour les plus grossiers travaux des champs.
Il n'était entendu qu'à ce métier de fainéant :
déployer l'épervier sur les poissons agiles comme les torren
ou tendre au lièvre le lacet de laiton où il se pend.

On voyait parfois Jean Dufau, furtif comme une ombre qui pas
un sac sur l'épaule, les mains aux poches, la tête basse.
Son regard creusait l'ombre où le garde-pêche se cache.
On écoute le moindre bruit. C'est une branche qui se casse,
un rat qui ronge les roseaux, une loutre qui chasse,
le froissement que fait en travaillant la glace.

Il rapportait chez lui non seulement des poissons,
mais encore tout ce que son cœur de pauvre garçon
avait pu recueillir de lumière, d'odeurs et de chansons :
les gerbes de soleil, le poivre des menthes et des cressons,
la voix rauque des geais, le piaulement des pinsons,
le poème qu'inscrit, tour à tour, chaque saison.

Et, ce jour-là, ce jour d'hiver, ce jour d'acier et d'azur,
Jean Dufau ressentait plus que jamais la nature.
Le pauvre ouvrait son âme au ciel, et sur sa figure
on voyait ces rayons dont un génie obscur
marque l'homme qui rêve et qui rendent moins dure
l'argile habituellement fruste de la créature.

Jean Dufau était prêt à aimer de tout son cœur.
Même lorsque l'hiver est là dans toute sa rigueur,
l'homme que saisit le frisson venu des profondeurs,
le poète ou le simple, ressent cette vigueur
qui va gonfler l'écorce et qui lui fait entrevoir la fleur
dans je ne sais quelle vague, dansante et lointaine lueur.

Donc, Jean Dufau était prêt à aimer ce jour-là.
Mais il ne savait pas, tandis qu'il déployait le bras

pour lancer comme un coup de fouet sa ligne, il ne savait pas
qu'une enfant de vingt ans qui tricotait un bas
en gardant les vaches dans la saligue au gazon ras,
allait prendre son cœur comme une truite. Il se retourna.

Il se retourna, et, en se retournant, il la vit tout à coup.
Attentive et les pieds joints, elle se tenait debout.
Elle semblait ne voir que ses aiguilles, inclinant le cou.
Elle était blonde et courte et son regard indifférent et doux
ne se leva vers Jean que lorsqu'il dit : « Reculez-vous !
car l'hameçon pourrait vous écorcher la joue. »

Elle rougit. Et il l'aima. Et il causa longtemps.
Il causa et jamais il n'avait causé autant.
Il dit qu'il faisait froid et qu'il fallait être vaillante
pour garder ce jour-là les vaches, et en tricotant.
Il lui parla, avec son cœur de grand innocent,
de l'eau et des poissons, des oiseaux et du vent.



Et plusieurs jours il revint là pêcher les truites.
Et toujours elle était là tricotant, toujours sérieuse, un peu triste.
Elle n'avait point l'air de s'ennuyer de sa visite.
Elle semblait, par son silence et sa figure attentive,
s'intéresser à ces histoires d'un homme qui, pour vivre,
fuit les sentiers battus et les sages travaux des champs fertiles.

Et dès lors, ce qu'il se récitait naguère à lui-même
il le lui récita. On est ainsi lorsque l'on aime.
Et il baissait la voix pour parler des empreintes des lièvres dans la neig
des râteaux à saumons, de toutes sortes de pièges,
des dangers de la crue subite, et des mille manèges
par quoi l'on trompe les gendarmes et les gardes-pêche.

Il s'était demandé d'où l'eau du gave peut venir.
Il y a huit ans, il s'était décidé à partir.
C'était l'hiver, comme à présent. Il était parti sans rien dire.
Et, couchant n'importe où, il avait suivi les rives
plus loin que Pau, plus loin que Lourdes, jusqu'à Pierrefitte.
Mais là il avait eu peur et il était revenu vite.

Il avait vu comme un enfer de neige et d'ombre devant lui.
On lui avait dit : « Le gave prend sa source à Gavarnie,

mais ce n'est que l'été qu'on y va. » L'hiver, la mort y vit.
C'est quelque chose de plus terrible que la nuit.
Et cependant, il n'avait vu que de loin ce ciel démoli,
ces montagnes qui bondissent comme des brebis.

Oh ! Qu'en revenant la plaine d'Orthez lui avait semblé aimal
Les frères lui avaient abandonné une sorte d'étable,
à condition qu'il renonçât à sa part d'héritage,
une sorte d'étable de chaume, de pierres et de sable.
Là, quatre filets séchaient. Là, son lit et sa table
étaient toujours dressés, tant il était misérable.

Cette bâtisse sur un coteau dominait les taillis.
Chaque matin, Jean pouvait voir le soleil quand il jaillit.
Il jaillissait de quelque encoche des Pyrénées. Et alors le p
s'allumait comme un grand sourire jusqu'à midi.
Puis le soleil s'abaissait vers la mer et vers la nuit.
Il tombait en Espagne où il y a un lièvre qui n'est pas comme

Jean en avait pris un au lacet l'année dernière.
Il disait tout cela à la jolie métayère.
Et elle l'écoutait, faisant luire ses aiguilles légères.
Et maintenant, au murmure religieux de la rivière

se mêlait le chant d'une âme sauvage et fière
récitant tout l'hiver comme on récite une prière.



L'hiver allait finir comme une belle chose.
Un jour que le soleil se levait ainsi qu'une rose,
la fille qu'aimait Jean devenue soudain morose
lui dit : « Tu n'es qu'un niais. Il faut qu'on me propose
« un autre homme que toi pour défaire ma robe.
« Tu ne sais raconter que des histoires qui n'ont rien de drôle »

Alors Jean à jamais fut blessé dans sa vie.
Non point dans son orgueil — il était habitué au mépris —
mais dans sa fierté de sentir son pays incompris
et d'avoir parlé en vain du ciel et du beau héron gris
qui s'enlève de la berge glacée en poussant un grand cri,
quand l'hiver lui refuse à manger et le proscrit.



Et, durant quarante ans, ce souvenir fut toute son existence:
un souvenir amer comme une feuille de menthe.
Il ne se demanda même pas si jamais l'amour recommence.
C'est assez d'une fois que celle qu'on aime mente;
qu'elle mente en ne répondant pas à ce qu'un cœur lui chan
lorsque ce cœur est plein de belles choses vivantes.

Durant quarante ans, il ne s'adressa plus qu'à Dieu.
Il Lui offrit tout. Jamais jusqu'à ce qu'il fût malade et vie
il ne manqua d'aller le Dimanche au Saint-Lieu.
Il y venait de son coteau, par un chemin pierreux.
Et là, en face du Tabernacle, entre ses doigts calleux, [Cieu
il tournait un chapelet et en appelait en silence à Celui qui est au

Il Lui parlait et il savait qu'Il l'entendait.
Il Lui offrait, il Lui rendait tout ce qu'Il a fait. [Lui accept
Dieu n'est pas une femme. Ce qu'on Lui donne avec cœur est pa
Et Jean Dufau Lui offrait sa vie fruste avec ses beautés :
la rivière, les bois, les champs, le ciel, la pauvreté.
Ce qu'il avait raconté à une femme, il le Lui racontait.

Et alors Dieu inclinant la tête, comme le disciple Jean,
sur l'épaule voûtée par l'habitude des filets pesants,

baisait le braconnier dans ses cheveux d'argent.
Et ce jour-là, rentré dans son pauvre logement,
Jean Dufau écoutait avec recueillement
les clochers de tous les sommets environnants.

Mais voici que tant et tant de Dimanches étaient passés,
que dans ce jour d'hiver Jean Dufau agonisait.
Ce que m'avait dit le prêtre, ce bûcheron me le redisait.
Je gagnais à pas lents une hauteur boisée.
L'azur semblait compter les branches divisées.
J'apercevais la chaumière que Notre-Seigneur en ce moment bénissait.

Il bénissait la misérable chaumière par Sa présence.
Je savais qu'Il était là sous ce chaume et sous ces planches
comme jadis à Béthléem et en hiver et dans l'indigence,
et que Lui-même était la nourriture vivante
du pauvre braconnier, le Pain par quoi l'on entre
de la mort dans la Vie comme on sort d'une chambre.

Tout autour de moi ne s'entendait que le langage que Dieu emploie
pour que les gens Le comprennent et suivent Sa Loi.
La moindre chose, le moindre fait nous parlent tout bas.
Et le sage répond à Dieu : « Puisqu'il fait froid

c'est la saison de s'en aller couper du bois;
puisqu'il fait chaud, aiguisons la faux sous quoi le blé tomber

Et je me disais, en contemplant du haut du coteau cette chaumiè
A mon tour je me coucherai comme ce pauvre hère,
je me coucherai. Et cette fois ce sera la dernière.
Je recevrai le Seigneur. J'élèverai vers Lui ma prière.
Et, si c'est en hiver comme aujourd'hui, que je sente, ô mon Pè
mon cœur plein de ce soleil qui accourt au devant des primevè

EN DIEU

A EDMOND PILON

« ... Là-haut où je te vois, mon
« cher Maurice, où tu m'attends, où
« tu me dis : « Eugénie, viens ici,
« avec Dieu, où l'on est heureux. »

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Douce année à venir de la Vie éternelle :
Primevères qui ne vous fanerez plus... Ailes
d'oiseau jamais fermées... Iris... Et gaies ombrelles...

Gaies ombrelles d'enfants, et rires d'un Jeudi
qui ne finira plus... Silence de Midi...
Joie calme qui s'étend aux champs du Paradis...

J'ai faim de toi, ô Joie sans ombre ! faim de Dieu.
Lorsque je serai mort, fermez-moi bien les yeux
pour qu'au dedans je voie enfin s'ouvrir les Cieux.

Absence de tout mal... O jour d'un Jour doré !
où, sans nuit à son âme, on verra s'étaler
les ailes de métal de l'azur sur les blés.

Je veux voir, car je suis plongé dans ce mensonge
qu'est la vie qui n'est pas la Vie. Que Dieu me plonge
dans Ce Qui Est. Pleurez, ma chercheuse d'oronges.

Mon amie dont la voix perçait le cœur des bois :
si douce qu'elle fût, il me faut une voix
plus douce, et une Amour plus douce encor que toi...

Choses, je ne vous ai pas vues encore... Roses,
comment donc êtes-vous au Ciel où est éclose
la Rose de mon Dieu où mon Dieu se repose ?

Voir un Jour dans le Ciel ceci : cette maison
d'où je reviens et où tu fus. C'est la saison
de la neige, après-midi d'Annonciation.

Chère Eugénie, sur cette neige il y avait
des empreintes de pieds d'oiseau, et j'ai posé
mes pas sur ces pas délicatement tracés.

O toi qui vois du Ciel comment ces choses sont :
que je puisse les voir plus tard à l'unisson
de ton cœur, en l'Été des Résurrections !

...Sont-ce des colibris verts là où l'Indienne
— ta belle-sœur — et ses amies rient sous les chênes,
vers le ruisseau ? O pauvres rideaux d'indienne !

Salut, grande âme, ô sœur au front droit comme Dieu,
amère et sainte ! Réponds-moi du haut des cieux ?
Que vois-tu que je n'aperçoive en ces doux lieux ?

Cette eau est plus courante encor que dans la vie,
l'eau aux yeux bleus comme toi-même. Et la prairie
majestueuse ne s'éteint plus. Il est Midi.

Et le brasier de l'herbe en fleurs chante en dormant.
Et les lourds papillons du nouveau Firmament
vont et viennent à la lueur du Tout-Puissant.

Annonciation de l'âme en ce Dimanche...
— Mon frère, que vois-tu ? — Je vois les fumées blanches
que font à l'horizon les chemins qui serpentent.

— Que vois-tu ? Que vois-tu ? — Cette tapisserie
où ma prière et ma pensée anéantie
se brisaient, cette tapisserie si flétrie...

cette tapisserie de ta chambre glacée,
cette tapisserie humide où finissait
le monde — ainsi pour moi ! — alors que tu vivais...

Comment la vois-tu dans cette chambrette austère
où ta désolation grande comme la Terre
s'épandait ardemment en muettes prières ?

C'est donc là que tu as appelé notre Dieu,
avec des mots si purs qu'ils formèrent ce creux
où le croyant qui meurt entre enfin dans les Cieux ?

Cayla ! Cayla ! Les jeunes filles vagabondes
sont venues. Elles ont noué leurs tresses blondes
aux tresses qu'en courant le soleil fait à l'onde...

Le chat noir, quel est-il dans la noire cuisine ?
La giroflée sanglante au perron en ruine
comment est-elle donc dans la Cité divine ?

L'enclos est éternel, le bosquet éternel,
Maurice est éternel, le salon solennel
est éternel... Ma sœur, vois-moi du haut du Ciel !

Ton misérable lit de servante du Ciel,
je sais que je ne l'ai pas vu tel qu'il *est*, tel
qu'en ce jour d'Annonciation Gabriel

le jonchait de perce-neige. Car il est dit,
car il est dit, ô vierge amère, à l'introït :
« *Des chœurs de vierges près du Roi sont introduits.* »

Béatitude, haies de roses, Juins dorés,
baumes, sombres verdeurs des torrides forêts,
l'Amour vous frappera de son éternité.

De même que tandis qu'à l'autel villageois
le Sacrifice a lieu, il a lieu à la fois
sur l'Autel élevé par la divine Joie :

de même notre vie qui se passe sur Terre
passe dans l'Infini par le même Mystère,
préparée par chacun, à jamais sombre ou claire.

Les cieux d'Avril veinés comme une agate bleue
par les branches à nu des platanes rugueux
éclateront laissant enfin voir les vrais Cieux.

Rentrer en soi, à la Face du Dieu vivant,
telle est la Loi. Rien n'est omis, ni le Printemps,
papillon bleu emprisonné par des enfants,

ni le baiser léger d'une enfant scrupuleuse,
ni la plaie de mon cœur, ni la jacinthe heureuse
qui rougit au parfum d'une gorge peureuse.

Triple cri de la haute alouette enrouée,
jacassements dans les sapins, qui éveilliez
de blonds sommeils épanouis sur l'oreiller...

Que seront, que seront ces rires et ces cris,
quand Dieu, levant le store bleu de l'Infini,
illuminera tous ces nids et tous ces lits ?

Tout ce que l'on peut voir, il faut que l'on le voie,
que l'on entende aussi parler toutes les voix,
et que l'on touche et que l'on sente les lilas

qui, dans le parc, au seuil de cet autre Univers,
fondent à ce Soleil le feu de leurs cœurs clairs,
ô Cayla ! leurs cœurs plus transparents que l'air...

Je vous reporterai, ô choses du Passé
à qui ma poésie prêta tant de beauté,
je vous reporterai où il faut que vous soyez !

Je vous reporterai au Futur où vous êtes.
Je me trompais quand je pensais, fraîches coudrettes,
qu'aucun ver ne logeait au creux de vos noisettes.

Ce que j'imaginais dans sa suprême essence,
ce dont je faisais une ancienne romance,
c'étaient les visions du Ciel qui nous devancent :

O jambes nues dans l'eau tiédie par le solstice !
O robes chastement serrées entre les cuisses !
O racine où se réfugient les écrevisses !

Vous vivez de votre splendeur spirituelle,
Vous existez encor, vous êtes encor réelles,
vous existez, car la beauté est immortelle.

Eugénie, Eugénie, tu me parles tout bas.
Nous savons que sur la terrasse où tu rêvas,
tu revis. Mais, hélas ! nous ne te voyons pas.

Mais l'ange familier des choses invisibles,
mais les saints voient encor sur ton chapeau flexible
les iris qui l'ornaient renaître incorruptibles.

Eugénie, c'est au mois de Mai que vous mourûtes,
au blanc mois de Marie. On entendait la flûte
d'un enfant se mêler au bruit d'eau de la chute.

Et puis tout fut. Eugénie, vous vous en allâtes.
On entendit glisser à peine les savates
de la servante. Et le chien mit entre ses pattes

son museau plein de terre. Et Dieu vous accueillit.
Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il. Votre ange vous avait suivie.

Dans l'ineffable ardeur de l'Amour spirituel,
il était à genoux, offrant à l'Éternel
cinq ou six giroflées du perron paternel.

Et Dieu, dans la simplicité de sa grandeur,
prenait, ô Eugénie ! ces misérables fleurs
qui rayonnaient alors d'être dans sa lueur.

Et, dans le plus profond de votre âme éclairée,
amie qui m'entendez, à jamais s'étendait
l'équateur des Pays de la Sérénité.

...La flûte d'aulne frais qui mêlait son soupir
au vôtre, à ce moment où vous alliez mourir,
chantait encor sans que semblât que dût finir

cette humble pastorale enfin divinisée.
Et vers les véritables prés ce chant montait,
calme. Et, calme, l'Agneau de Dieu là reposait...

Cependant que, le long du ruisseau, la Colombe
se promenait, ardente, et couvrait de son ombre,
en passant devant lui, le Lis miré par l'onde.

Que grande et douce fut votre béatitude,
quand vous revîtes, mais exempt de décrépitude,
l'arbre sous qui vous vous asseyiez d'habitude,

Maurice et vous, afin de mieux croire et rêver !
Maurice, il était là. Vous êtes arrivée.
Il a ouvert les bras. Il vous a dit : Ave !

Vous vous êtes assis tous deux comme autrefois,
comme attendant encor cette heure du repas
qu'indiquaient les constellations sur les bois.

Eugénie, « *dans ce Ciel qui ne passera pas* »,
(c'est vous qui, une nuit, écrivîtes cela),
avez-vous prié Dieu pour le ciel du Cayla ?

...Orion s'élevait, uni à la cadence
des mondes et planant dans le mortel silence
où l'âme, déployant ses ailes, se balance.

Je viens à vous, ô morts ! Vers vous va ma prière.
Mon Dieu aux pieds blessés entre dans ma chaumière.
Comment le recevoir ? Je suis dans la misère.

C'est lui que vous voyiez jadis au Cayla,
lorsque le voyageur sous la modeste Croix
s'agenouillait au carrefour blanc qui poudroie.

O Eugénie, ô Maurice, vous êtes là !
La matinée mouillée est lourde de lilas.
Que ne suis-je avec vous dans cet autre Cayla?

O mon âme, mon âme, ô mon âme liée
à mon Dieu, entends-tu parmi les peupliers
du Ciel les rossignols aux chants multipliés ?

Que je sois avec vous, puisque vous me parlez,
puisque mon Dieu en moi vibre comme le blé
aux respirations des siestes de l'Été.

Je t'aime, Esprit ! Mon âme est celle du Cantique.
Elle est ta fiancée gracieuse et rustique,
sous les poiriers de la Saint-Jean mélancoliques.

Qu'elle aille donc entre Maurice et Eugénie !
Qu'elle aille à Toi avec les fleurs qu'elle a cueillies
au Cayla, dans une éternelle prairie,

et qu'elle soit plongée toute nue dans la Vie.

1906.

L'ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES

A CHARLES MONTEIL.

I

Dans la pâleur embaumée de ce soleil fou,
la chapelle des champs, vêtue d'un petit bois,
enferme le mystère de clarté et de joie.
Son clocher, comme un épi blanc mûr en Août,
tout poudroyant de la farine eucharistique,
domine les vallons bleus comme des cantiques.
Comme une flèche encor, dans le cœur de l'Été,
par l'arc de l'horizon ce clocher est planté.
Ce sont quatre tableaux exacts et monotones
qui l'entourent et qui reviennent chaque année :

C'est le verdissement des buissons et des prés.
C'est le roussissement des vaches et des blés.
C'est le bleuissement des vignes où il tonne.

C'est le noircissement des jours diminués
par l'espèce de suie qui tombe des nuées.
Et la chapelle a un chapeau de roses jaunes.

On peut la voir encor, comme un bateau de pêche,
naviguant sur les flots luisants du labourage
où, parfois, on voit luire l'aile qui se dépêche
d'une charrue comme une mouette dans l'orage.

Au milieu des champs, dis-je, l'église s'élève.
C'est là, entre ces murs pâles comme des grèves,
c'est là qu'est le refuge et c'est là qu'est le rêve.

Par cette grande paix que l'homme cherche en soi;
par les jours finissants aux vieux balcons de bois
où le cœur blanc des géraniums noirs s'attriste;
par l'obscure douceur des choses villageoises;
par les pigeons couleur d'arc-en-ciel et d'ardoise;
par le chien dont la tête humble nous invite
à lui passer la main dessus; par tout cela :
Chapelle, sois bénie à l'ombre de ton bois !

II

Or, tandis que priait ce poète — c'était
jour de première communion où se balancent
devant l'autel doré des guêpes toutes blanches,
— il voyait dans le fond de son cœur cette chose :
s'ouvrir joyeusement une tombe, ô lumière !

C'était la tombe de ses grand-père et grand-mère,
dans les Antilles bleues, fleuries de tabacs roses,
là-bas où l'Océan comme une vitre luit,
noir comme le feuillage et vert comme la nuit.
Les âmes des aïeux, il les sentait monter
comme une onde tremblante et, soudain, déborder
de ce sépulcre ouvert sur la crypte infinie,
et aller dans un Ciel où dans la grande paix
toutes deux souriaient à la douleur passée.

III

Et c'est ainsi que Dieu répondait au poète
qui se sentait saisi dans la chapelle en fête
de ce souffle venu d'on ne sait quelle tempête,
ce souffle des fins-fonds des matins et des soirs
qui vit réellement au cœur de l'Ostensoir.

IV

Les prières s'en vont au ciel comme des fleurs,
on ne sait trop comment, les unes luxueuses
et lourdes de parfum comme les tubéreuses;
les autres pauvres, ternes et de peu d'odeur,
ainsi que les pensées d'un parterre indigent.
Le Poète les voit monter vers l'Indulgent,
vers le Père qui seul pèse l'or et l'argent.
Et c'est Lui qui évalue le prix de chaque fleur,
qu'il voit venir à Lui. Et, seul, Il peut juger
au-dessus de nos sens, au-dessus de nos haines,
si l'humilité bleue d'un bouquet de verveines
vaut autant, plus ou moins, que l'œillet recherché.
Car, soucieusement, tel qu'un très vieux marin
dont la barbe a été battue par le tonnerre,

sur les gouffres du ciel nacré Dieu tend les mains
à tous ceux qui, souffrants, lui offrent leurs misères
au creux d'un diamant ou d'une primevère.

V

La paix des champs s'étend autour de la chapelle.
Et, au carrefour poudreux, parmi les avoines,
les menthes, les chicorées et les aigremoines,
se dresse un grand Christ de bois creux où les abeilles
ont fait leur nid. Et on peut voir, dans le soleil,
aller, venir, ces affairées pleines de miel
comme des lettres noires écrites dans le ciel.

De quoi nourrir son Dieu si ce n'est pas de miel?

Parfois le cantonnier qui casse des cailloux
lève la tête et voit le Christ, le seul ami
qu'il ait sur cette route où palpite Midi.

Pour casser les cailloux l'ouvrier est à genoux
dans l'ombre de ce Christ dont le flanc est vermeil.
Et tout le miel alors chante dans le soleil.

Le poète contemple et médite. Il se dit,
devant le lent frisson des champs, que chaque épi
est du peuple de Dieu la sage colonie
dont chaque grain attend, pour être vivifié,
que des grottes du Ciel l'eau se soit élancée.
Il se dit que ce grain désormais va pousser
dans l'azur précieux que tout approfondit
et, qu'image du Fils de Dieu, né lui aussi
dans une grotte, il nourrira ceux qui ont faim.
Et l'épi qui naîtra à son tour de ce grain
aura la forme d'un clocher dans une aurore.

VI

Le poète n'est plus jeune comme autrefois.
Il a dit à son chien : chien, il est d'autres bois
que ceux où nous chassions dans le fumeux automne;
il est d'autres ajoncs et il est d'autres chaumes :
il y a les fougeraies des ténèbres de Dieu,
les fourrés qui le soir respirent dans les Cieux.
Mais le poète, bien qu'amer devant la vie
qu'il avait tant aimée et qui l'avait trahi,
le poète savait sourire aux jeunes filles
dont les joues sont les pommes rouges des charmilles.
Il faut que, sans savoir pourquoi, ces enfants rient.
Il faut laisser jaser les sources des prairies.
A mesure que le poète allait à Dieu
et que, de plus en plus, se faisait rab oteux

le chemin où l'on est forcé de s'engager,
son cœur paisible, bien que déçu, souriait
aux échos des baisers dans les vacances lourdes.
Son âme, ardente et triste et tendrement amère,
à genoux maintenant devant chaque Mystère,
devenait l'humble sœur de l'humble coquelourde
qui orne la pauvreté du buis presbytéral...

D'autres jardins s'ouvraient, mais si beaux et si sombres
que leurs feuilles gênaient celui qui voulait voir;
et la beauté suprême était ce large noir
où se risquait son cœur comme un homme qui plonge.

VII

Car maintenant, nourri d'un ineffable blé,
il semblait qu'à ses yeux s'ouvrît un nouveau monde.
L'oiseau, l'arbre, la pierre avaient une clarté
qu'il ne connaissait pas, et la tuile frappée
par le soleil tombant était profonde et nette.
Ce n'était plus ce cauchemar fou et grotesque
où les choses ont l'air surprises d'exister :
Maintenant chaque chose était telle qu'elle est.
Dans le jardin Dieu seul avait mis la lavande
et les bruyères et les genêts dans les landes.

Il avait découpé, par un très doux mystère,
ce petit coq dans du soleil vert, et ce lièvre
à même le terreau éboulé d'un sillon,
et, dans la blanche fleur des pois, ce papillon.

VIII

Le poète, tandis que l'Été s'élevait,
disait : Je ne sais rien de ce que Vous savez,
ô mon Dieu qui vivez dans le cœur de mon âme !
Et l'azur respirait sur lui comme une flamme.
Et alors, tout empli du large et profond souffle,
il rendait à l'azur ce souffle par sa bouche.

IX

Il dit au cantonnier, au sortir de l'église :
« Salut ! » Et l'autre dit : « Salut, maître ! » Et la brise
fait bouger le platane aux fraîcheurs d'ombre et d'eau.
Ce frisson se propage et, plus loin, des bouleaux
fourmillent. Tout bientôt redevient immobile.
Ils causent. Un coq chante. Et la petite ville
découpe sa blancheur sur le noir du coteau.
Alors, ouvrant son paroissien à l'Évangile,
le poète dit au cantonnier : Quand tu auras
cassé tous les cailloux de ta vie, tu pourras
te reposer au Ciel de toutes tes fatigues.

Je l'espère, Monsieur, dit l'autre. Vous aussi
vous travaillez. Et le poète : Oui, mon ami,

auprès de toi je me reposerai, j'espère.
Nous sommes les ouvriers de Celui qui est le Père.
Si le grain de froment dont parle l'Évangile
ne meurt pas sur la terre, il demeure stérile.
Seul, le grain dont le cœur souffre porte un épi.
L'homme est un grain de blé mis sur terre par Dieu,
et, s'il germe ici-bas, c'est pour gagner les Cieux.

Ils causaient et, debout, dans l'ardeur bleue solaire
la Croix dont deux bras sont au ciel, l'autre est sur terre,
protégeait le sommeil d'une déshéritée.
Elle était là, béate, et ses hardes bâillaient
mettant sa chair à nu comme d'un grain de blé
dont l'écorce travaille et qui veut éclater.
Le poète dit au cantonnier : Cette femme
est bien le grain de blé que travaille son âme.

X

Au crépuscule, à l'heure où le silence saint
de la chapelle, par un mariage divin,
s'unit aux boiseries qu'orne un chemin de croix,
enfumées du parfum des encens séculaires...
quand l'ombre rejoint l'eau dans le bénitier froid...
quand le vent pleure bas autour du presbytère
dans les tristes rameaux des peupliers carolins...
quand le dernier rayon dore de son mystère
l'althæa rose auprès duquel lit son bréviaire
un humble desservant qui va vers son déclin...

Alors, sortant de la chapelle où l'a mené
sa rêverie errante, le poète a refermé
la grille. On voit la lune en métal bosselé.

L'âme garde longtemps le parfum du rosaire,
comme la boîte verte garde une odeur de feuilles.
Certe il est bon, quand la Terre vous abandonne,
de méditer, et qu'alors le Ciel vous accueille.
Il est bon, quand sur soi l'orage couve et tonne,
de descendre dans la profondeur des Mystères;
il est bon lorsque les hommes vous ont trahi,
quand on est exilé, quand on n'est pas compris,
de retrouver toujours la Famille divine.
Cette Famille est là, qui avec vous chemine
ou s'arrête avec vous, matin, midi et soir;
il est bon de parler à la Vierge et la voir,
tantôt enfant, avec son voile dans le Temple,
pure comme elle-même et remplissant sa lampe;
tantôt tranquillement belle, puissamment mère;
tantôt vieille, voûtée et saintement amère.
Il est bon d'évoquer son Enfant glorieux
et, banni par les hommes, d'habiter avec Dieu.

XI

Maintenant, ô mon Dieu, je sais que chaque chose
porte en soi son Mystère et que Vous le savez.
Ceci est un caillou, ceci est une rose,
ceci est une femme et ceci un baiser.

Mon Père, approchez-vous. Maître, je Vous appelle.
Inspirez-moi comme le vent qui fait pleurer,
qui fait pleurer d'amour autour de la chapelle,
pleurer comme la pluie le chagrin des lauriers !

XII

La colombe tenant le rameau d'olivier,
c'est la Vierge apportant, dans le trouble, la paix.
L'agneau pascal qu'on pend au linteau de la porte
sera plus tard l'Agneau que l'on a mis en Croix.
Ce n'est que peu à peu qu'un Mystère se voit.
L'ardent Buisson parlait avant la Pentecôte.
Avant qu'y fût Noé sur l'eau était l'Église;
Noé était sur l'eau avant qu'y fût Moïse;
Moïse était sur l'eau avant qu'y fût saint Pierre.
De plus en plus se fait intense la Lumière.

XIII

En ce jour-là l'église allégrement sonnait,
car la fille d'un métayer se mariait.
L'église sonnait sur la gloire des maïs d'Août.
Elle sonnait au-dessus des granges recueillies,
et sonnait au-dessus des hangars et des puits
dont on entendait les chaînes rouillées se taire,
et sonnait au-dessus des greniers et des aires,
et sonnait au-dessus des batteuses qui ronflent,
et sonnait au-dessus des filles brunes et blondes
qui s'élançaient pour la noce de leur amie,
et sonnait à grands sanglots d'amour qui s'espacent,
et sonnait. Et les bœufs ensommeillés qui passent
s'arrêtaient intrigués, levant leurs cornes pâles
vers ces cœurs de la haie, les roses du Bengale.

Et sonnait. Et les pigeonnes gonflant le dos
roucoulaient sur les toits, diaprées comme l'eau.
Leurs pieds roses éperonnés coupaient l'air bleu.
Et la fille du métayer comme une fleur
se balançait sur le perron, parmi les coqs.
Et sonnait, et sonnait. On entendait le choc
de chaque coup de cloche au large des collines.
Et le cortège se formait au potager.
Et les amies suivaient la blême fiancée
comme l'on suit le vol d'un papillon des neiges.
Une musique naïve précédait le cortège,
et le poète louait Dieu en se disant :
C'est ainsi qu'autrefois partit pour Chanaan
Rebecca dont la race était vaillante et fière.
Les temps n'ont point changé pour ceux qui croient au Père.
Voici le puits, peut-être, où tu laissas, Rachel,
se dénouer tes boucles lourdes sur tes mains belles,
cependant que Jacob guettait, dessous les palmes,
comme un fruit d'or bruni tes joues fermes et calmes.

XIV

Une noix d'Amérique est tombée sur l'allée.
Elle annonce l'Automne et son odeur étrange
substitue à l'amour doucement désolé
l'Amour de Dieu vivant aux ténèbres des branches.

XV

Il est des jours où l'âme est triste. Elle retombe.
Et Dieu ne répond plus, semble-t-il. Et l'on songe
à la sueur d'angoisse, à l'abandon du Fils.
« *L'âme est triste jusqu'à la mort.* » Et on supplie,
on s'obstine. Mais Dieu comme un mur de cachot
demeure sourd, et l'on flotte dans le chaos.
Et le cœur se dissout dans l'âme ainsi troublée.

Alors, tenant ainsi qu'une poignée de blé
son chapelet, ces grains de l'humilité sombre,
le poète le sème aux divins champs de l'ombre
où germe la moisson de toutes les prières.
Il sent confusément qu'une grande Lumière
lui est cachée par son corps dont il ne peut sortir.

Pour briser la cloison et voir, il faut mourir.
L'œil ne laisse passer que ce jour de souffrance
que voit un prisonnier qui attend sa délivrance.
Le poète s'obstine, il appelle son Dieu.
Or, tandis qu'il l'appelle, un *Sens* mystérieux
semble à peine venir, mais vient, des profondeurs
qui le recouvrent peu à peu comme un plongeur.
...Ce sont les fruits de son rosaire qui éclosent
dans le Ciel. Ce sont les fruits de Foi interdits
au triste Orgueil qui méprise ces grains de buis
parce qu'il ignore le mystère de toute chose.

XVI

Je ne suis séparé de Vous que par mon Corps,
mon Dieu ! Qu'il se brise. Et alors je Vous verrai.
Mais qu'il se brise en répandant l'huile sacrée
dont Madeleine oignit Vos pieds pour Votre mort.

XVII

Notre Père, avant le sommeil et le réveil :
Voici la Vie. Vous seul comprenez ce Mystère
que j'existe, et qu'encore aujourd'hui le Soleil
éclaire tout ce qui se passe sur la Terre.

Me voici. Je ne suis qu'un homme. Je regarde.
C'est Vous qui éclairez la nuit qui est dans mes yeux,
et, sans Vous, chaque chose est insane et hagarde.
Mon âme crie. Elle a la nostalgie des Cieux.

Je vis et ma vie va vers Vous, ô suprême Être !
Les Ténèbres où Vous Vous cachez m'ont séduit.

Aimez ce voyageur qui, errant sous les hêtres,
préfère à ce qu'il voit ce que cache la Nuit.

... Mais suivre cette route obscure est bien pénible !
Je tâtonne. J'appelle. On ne me répond point.
Dieu ! Que votre silence est profond et terrible !
Ouvrez-moi donc la porte où je heurte du poing ?

Ah ! d'autres trouveront, dans la paix des cellules,
à remplir tout leur cœur avec ce qu'ils n'ont pas,
mais moi j'entends l'appel au fond du crépuscule
de ma passion nue sur son lit de lilas.

Vous avez assigné par des lois très adroites
à cette âme sans frein et déchaînée en moi,
Vous avez assigné des limites étroites
qu'elle ne peut franchir tant que Vous êtes là.

N'aurez-vous pas pitié de votre serviteur ?
Il est blessé. Il gît. Il a soif. La savane
s'étend. Le bon Samaritain, ô mon Sauveur,
ne passera-t-il pas bientôt sous les lianes ?

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi faut-il aussi longtemps,
pourquoi faut-il pour que je puisse Vous aimer
que Vous foudroyiez les fleurs de mon Printemps ?

— Mon fils, l'abricot point déjà dans la ramée.

XVIII

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là,
pour ce beau corps blanc comme un tapis de lilas :
Je suis seul aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
quand ma force éclatait dans l'Été de ma joie :
Je suis triste aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
quand je foulais d'un pied prodigue l'or des bois :
Je suis pauvre aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
quand je rêvais devant la neige sur les toits :
Je ne sais plus rêver. Tiens ma main dans ta main.

XIX

La chapelle sonnait encore. Et chaque coup
de cloche, comme un martinet dans le beau temps,
s'élançait du battant, demeurait un instant
suspendu, décrivait un cercle lent et doux
et revenait percher sa note sur son nid
qu'ourlait un bleu céleste un peu mêlé de gris.

C'était l'enterrement d'une vieille paysanne,
de celles qui ont mené l'existence d'esclave.
On posa le cercueil sous le porche, un moment,
où des pigeons vinrent familièrement,
comme s'ils eussent cru que la morte sereine
allât se réveiller pour leur jeter des graines.

Le poète, assistant à la messe, sentait
l'illumination de Dieu dissiper l'ombre
balayée par le vol de ces saintes colombes.
Ici, le chant funèbre après soi ne laissait
qu'un grand silence ardent où l'âme s'élevait
dans une calme joie de tâche terminée
faite du hosanna du déclin des journées.

Et lorsque le cercueil dans le clair cimetière
eut été recouvert, par les paysans, de terre,
ceux-ci, marquant la fin de l'œuvre solennelle,
formèrent sur la fosse un faisceau de leurs pelles.

XX

La lune dans la nuit fait songer à la Terre.
Le Silence, fermant les yeux, entre en prière.

XXI

Dans ce site où la Sainte Vierge est apparue,
la roche et le galet sont lustrés par l'eau crue
qui mire une lumière aveuglante, brisée
par ces cristaux d'air bleu appelés Pyrénées.
La flore est composée d'espèces balsamiques,
et la faune d'agneaux aperçus de si bas
qu'il semble que ce soit dans l'azur qu'ils cheminent,
Ainsi qu'un long soupir on entend un cantique
monter de la Douleur des douleurs qui sont là.

C'est près du vert torrent, dans le coin d'une grotte,
que la Vierge, vêtue de neige et de ciel bleu,
comme une eau descendue d'une céleste roche
jasa vers une enfant pauvre comme son Dieu.

Grottes de Bethléem et du Gethsémani,
fontaines d'abondance, on vous retrouve ici !

Agenouillé dans l'ardente grotte enfumée,
dans la terrible joie de son humilité,
pareil à ces manants qui ne savent pas lire,
laissant loin la raison savante qui délire,
le poète reçoit la vie telle qu'elle est.
Et il comprend, en regardant ces faces rustres
et ces mains de terreau semant des chapelets,
que c'est dans cette Foi pauvre, nue et robuste,
qu'entre, pour l'habiter comme une crèche, Dieu.

XXII

Le poète et l'ami causent. Une pelouse
entre deux hauts coteaux rend graves leurs pensées.
C'est l'heure où la palombe lisse aux pattes rouges
choisit le chêne noir où son vol est bercé.
Les cœurs trois fois meurtris recherchent les lisières,
alors que le brouillard au-dessus des bruyères
descend avec tendresse et n'ose s'y poser.
Effarouché soudain, rasant l'ombre et la mousse,
l'aile de l'angelus touche le cœur des bois.
Le poète : tout ici bas trouve une chose
où se poser quand la nuit tombe et qu'on a froid :
le ramier un rameau, l'angelus un ciel rose,
la caresse une amante et mon âme une croix.

XXIII

Le poète est tout seul dans la forêt de l'âme.
Il est découragé par le trop long chemin.
Il attend, mais en vain, sous le cristal des lianes
et sous les baumiers bleus le bon Samaritain.
Il prie Dieu qui se tait. Alors, il s'exaspère,
et la douleur sur lui pèse comme un tonnerre :
Répondez-moi, Seigneur, que voulez-vous de moi ?
Je suis dépossédé même de votre joie,
et je me sens dans une grande sécheresse.
Revenez ! Donnez-moi seulement l'allégresse
de cet oiseau chantant au cœur de l'arbousier ?
Que me voulez-vous donc pour que vous me brisiez ?

— Je laboure ton cœur. Patience, ô mon enfant !
Tu souffres parce que je veux que tu sois juste.

Garde-moi dans ce cœur, même lorsque le vent
arrache les dernières roses des arbustes.

Ne m'abandonne point, car j'ai besoin de toi.
O mon fils bien-aimé ! J'ai besoin de tes larmes.
J'ai besoin d'un oiseau pour chanter sur la Croix.
Veux-tu donc me quitter, rouge-gorge de l'âme ?

— Mon Dieu, sur votre front ceint d'une haie d'épines,
je chanterai durant toute votre agonie :
mais lorsque fleurira la couronne terrible
vous laisserez l'oiseau y construire son nid.

XXIV

Le moine, comme un vieil aigle ami des nuages,
dans le creux d'un rocher mange son pain amer
que la neige amollit. Puis son rauque Pater
arrive au Ciel sur le tombereau des orages.

Il médite longtemps sur la Création.
Sa sauvage pensée évoque le chaos :
Dieu crée le ciel, la Terre et tous les animaux,
et l'homme dont son souffle anima le limon.

C'est le Credo, en dehors de quoi tout est vain.
C'est l'explication brutale qui s'impose :
L'Éternel a parlé dans l'Eden lourd de roses,
il a fait le cheval et il a fait le chien.

Que mon âme se pose à la plus haute cime !
Et que là, comme l'eau de roche dépouillée
de la boue de l'orgueil qui l'avait tant souillée,
elle te réfléchisse, ô Nuit qui l'illumines !

XXV

Prends ta voix de ciel bleu, ô cloche du Baptême !
Chante à travers tes pleurs ! Et dis-nous que tu aimes
cet humble enfant avec ce cortège craintif,
et jusqu'au petit chien, enchanté et naïf,
qui semblait témoigner par petites gambades
de la joie que le Ciel eût fait encore une âme.

Qu'il y a de grandeur à cette humilité !
Ce doux pauvre inconnu qu'une femme apportait
à la maison de Dieu, comme à une chaumière,
était emmailloté de sublime lumière
comme celle de l'aube au matin du coteau.

Le poète louait le Seigneur tout-puissant
de ce que ce petit fût né, ô saint poème !

de ce frisson par quoi le couple obscur comprend
la richesse infinie des dénûments qu'il aime.

Prends ta voix de ciel bleu, ô cloche du Baptême !
car deux déshérités se sont aimés dans l'ombre,
et ont été bénis, puisque sur leur baiser
cet enfant est éclos comme sur un rosier.

O cloche ! prends ta voix de ciel bleu. On arrose
pour le jardin de Dieu une nouvelle rose.

XXVI

Tranquille et nu se pose au-dessus du blasphème
le pied d'une petite enfant Nazaréenne.

XXVII

Mon humble ami, mon chien fidèle, tu es mort
de cette mort que tu fuyais comme une guêpe
lorsque tu te cachais sous la table. Ta tête
s'est dirigée vers moi à l'heure brève et morne.

O compagnon banal de l'homme : être béni !
toi que nourrit la faim que ton maître partage,
toi qui accompagnas dans leur pèlerinage
l'archange Raphaël et le jeune Tobie...

O serviteur : que tu me sois d'un grand exemple,
ô toi qui m'as aimé ainsi qu'un saint son Dieu !
Le mystère de ton obscure intelligence
vit dans un paradis innocent et joyeux.

Ah ! faites, mon Dieu, si Vous me donnez la grâce
de Vous voir face à face aux jours d'Éternité,
faites qu'un pauvre chien contemple face à face
celui qui fut son dieu parmi l'humanité.

XXVIII

Le poète médite. Il songe à ces prophètes
qui, comme des goëlands, crient dans la tempête.
Et le souffle du Saint-Esprit qui se révèle
pousse au large du Ciel obscur leurs caravelles.

Ils tiennent un journal de bord dont le papier
conserve çà et là, mystérieux herbier,
une feuille de l'Arbre où Dieu sera greffé.
Les océans futurs par eux sont traversés.
Ils ramènent, aux crocs de leurs ancres de rouille,
une éponge, une Croix, des deniers, la dépouille
du Crucifié, des dés, une lance, un fouet :
épaves d'un naufrage à venir, dispersées
çà et là comme des étoiles dans l'abîme,

comme les phrases d'un poème où sont des vides,
comme, dans leur bizarre engrenage, les choses :
engrenage qui lie le rosaire à la rose.
Ces débris sous-marins gisent au fond des Temps,
à une profondeur de dix siècles avant.

L'homme voit peu de chose et mal. Il est cloîtré
dans son argile où la lumière est mesurée.
Dans son œil trouble rien d'abord ne se précise :
L'homme croit voir une Arche avant de voir l'Église.

Marins d'Éternité, sages, frustes prophètes
aux barbes dans le vent ! Laissez que le poète
vous prie d'intercéder pour lui auprès de Dieu,
vous dont les nefs encor coupent les flots des Cieux
et gardent fièrement, à des perles mêlé,
l'attirail tout sanglant de la Croix révélée.
Écoutez-moi, ô vous qui scandiez sur des cordes
le mystère à venir de la Miséricorde ?
Dieu fasse que mes mains succombent sous des fleurs !
Obtenez-moi de lui, âpres navigateurs,
des fruits bons à manger et des oiseaux qui chantent.
Je veux voir le soleil luire dans la tourmente.

J'ai été en ces jours abreuvé d'amertume :
Raisins de Chanaan, gonflez-vous dans la brume !
Gorges des fiancées, roucoulez pour l'amour !

Dans la paix lumineuse où est votre séjour,
que j'obtienne par vous, ô terribles prophètes,
que mon Dieu me pardonne et mon cœur soit en fête.
O lions qui chantiez : qu'il exauce mes chants,
Lui qui prend soin des lis et des oiseaux des champs.

XXIX

On voit, quand vient l'Automne, aux fils télégraphiques,
de longues lignes d'hirondelles grelotter.
On sent leurs petits cœurs qui ont froid s'inquiéter.
Même sans l'avoir vu, les plus toutes petites
aspirent au ciel chaud et sans tache d'Afrique.

...Sans l'avoir jamais vu ! dis-je. C'est comme nous
qui désirons le Ciel dans notre inquiétude.
Elles sont là, perchées, pointues, faisant l'étude
de l'air, ou décrivant le vol d'un cercle doux,
pour venir repercher à l'endroit qu'elles quittent.

C'est dur d'abandonner le porche de l'église !
dur qu'il ne soit plus tiède ainsi qu'aux mois passés...

Oh ! Comme elles s'attristent ! Oh ! Pourquoi le noyer
les a-t-il donc trompées en n'ayant plus de feuilles ?
La nichée de l'année ne le reconnaît point,
ce Printemps que l'Automne a recouvert de deuil.

Ainsi l'âme qui a souffert de tant de choses,
avant de traverser les Océans divins
et de gagner le Ciel des éternelles Roses,
s'essaye, hésite, et, avant de partir, revient.



ROSAIRE

XXX

L'adolescente fait murmurer sa fenêtre
qu'elle ouvre à son réveil en s'y épanouissant.
Fleur de camélia, sa joue est rougissante.
L'enfant reçoit l'air vif, referme, et va se mettre
à genoux. Et sa bouche, ainsi que deux pétales
par l'aube détachés d'une rose Bengale,
effeuille avec ferveur, vers la nacre des cieux,
de son chapelet blanc les Mystères joyeux.

XXXI

Annonciation.

Par l'arc-en-ciel sur l'averse des roses blanches.
par le jeune frisson qui court de branche en branche
et qui a fait fleurir la tige de Jessé;
par les Annonciations riant dans les rosées,
et par les cils baissés des graves fiancées:
Je vous salue, Marie.

Visitation.

Par l'exaltation de votre humilité
et par la joie du cœur des humbles visités:

par le Magnificat qu'entonnent mille nids,
par les lis de vos bras joints vers le Saint-Esprit
et par Élisabeth, treille où frémit un fruit :
Je vous salue, Marie.

Nativité.

Par l'âne et par le bœuf, par l'ombre et par la paille,
par la pauvresse à qui l'on dit qu'elle s'en aille,
par les nativités qui n'eurent sur leurs tombes
que les bouquets du givre aux plumes de colombe;
par la vertu qui lutte et celle qui succombe :
Je vous salue, Marie.

Purification.

Par votre modestie offrant des tourterelles,
par le vieux Siméon pleurant devant l'autel,
par la prophétesse Anne et par votre mère Anne,
par l'obscur charpentier qui, courbé sur sa canne,
suivait avec douceur les petits pas de l'âne :
Je vous salue, Marie.

Invention de Notre-Seigneur au Temple.

Par la mère apprenant que son fils est guéri,
par l'oiseau rappelant l'oiseau tombé du nid,
par l'herbe qui a soif et recueille l'ondée,
par le baiser perdu par l'amour redonné,
et par le mendiant retrouvant sa monnaie :
Je vous salue, Marie.

XXXII

Ainsi que Crusoë dans son île déserte,
le poète guette, à l'amère solitude,
quelle voile apportera la béatitude
à son exil. La mer, comme une porte ouverte,
semble donner l'espoir qu'apparaîtra soudain
le bateau qui rira à l'horizon d'étain.
Et la fièvre prend le poète sur la grève.
Il croit voir cette voile. Il n'y a pourtant rien
que le toujours pareil si accablant du rêve.
Le poète agonise. Il a soif, il a faim,
sa passion lui tend du fiel et du vinaigre.
Et les seuls fruits offerts au naufragé par Dieu,
ce sont les fruits des cinq Mystères douloureux.

XXXIII

Agonie.

Par le petit garçon qui meurt près de sa mère
tandis que des enfants s'amusent au parterre;
et par l'oiseau blessé qui ne sait pas comment
son aile tout à coup s'ensanglante et descend;
par la soif et la faim et le délire ardent :
Je vous salue, Marie.

Flagellation.

Par les gosses battus par l'ivrogne qui rentre,
par l'âne qui reçoit des coups de pied au ventre,

par l'humiliation de l'innocent châtié,
par la vierge vendue qu'on a déshabillée,
par le fils dont la mère a été insultée :
Je vous salue, Marie.

Couronnement d'épines.

Par le mendiant qui n'eut jamais d'autre couronne
que le vol des frelons, amis des vergers jaunes,
et d'autre sceptre qu'un bâton contre les chiens;
par le poète dont saigne le front qui est ceint
des ronces des désirs que jamais il n'atteint :
Je vous salue, Marie.

Portement de croix.

Par la vieille qui, trébuchant sous trop de poids,
s'écrie « Mon Dieu ! » Par le malheureux dont les bras
ne purent s'appuyer sur une amour humaine
comme la Croix du Fils sur Simon de Cyrène ;
par le cheval tombé sous le chariot qu'il traîne :
Je vous salue, Marie.

Crucifiement.

Par les quatre horizons qui crucifient le Monde,
par tous ceux dont la chair se déchire ou succombe,
par ceux qui sont sans pieds, par ceux qui sont sans mains,
par le malade que l'on opère et qui geint,
et par le juste mis au rang des assassins :
Je vous salue, Marie.

XXXIV

Je suis une brebis qui court dans les œillets.
Elle tremble, et sa voix semble toute mouillée
lorsque l'on voit le jour succéder à la nuit :
Car l'aurore est bien froide avant que la brebis
dans le pur arc-en-ciel soit tout ensoleillée...
Renais, soleil ! Du fond des cirques ténébreux,
renaissez, renaissez, Mystères glorieux,
pour la brebis qui tremble au milieu des œillets ?

XXXV

Résurrection.

Par la nuit qui s'en va et nous fait voir encore
l'églantine qui rit sur le cœur de l'aurore;
par la cloche pascale à la voix en allée
et qui, le Samedi-Saint, à toute volée,
couvre d'alleluias la bouche des vallées :
Je vous salue, Marie.

Ascension.

Par le gravissement escarpé de l'ermite
vers les sommets que les perdrix blanches habitent;

par les troupeaux escaladant l'aube du ciel
pour ne se nourrir plus que de neige de miel,
et par l'ascension du glorieux soleil :
Je vous salue, Marie.

Pentecôte.

Par les feux pastoraux qui descendent, la nuit,
sur le front des coteaux, ces apôtres qui prient;
par la flamme qui cuit le souper noir du pauvre;
par l'éclair dont l'Esprit allume comme un chaume,
mais pour l'Éternité, le néant de chaque homme :
Je vous salue, Marie.

Assomption.

Par la vieille qui atteint, portant un faix de bois,
le sommet de la route et l'ombre de la Croix,
et que son plus beau fils vient aider dans sa peine;
par la colombe dont le vol à la lumière
se fond si bien qu'il n'est bientôt qu'une prière :
Je vous salue, Marie.

Couronnement de la Sainte Vierge.

Par la Reine qui n'eut jamais d'autre Couronne
que les astres, trésor d'une ineffable Aumône,
et d'autre sceptre que le lis d'un vieux jardin;
par la vierge dont penche le front qui est ceint
des roses des désirs que son amour atteint :
Je vous salue, Marie.

Fin du Rosaire.

XXXVI

J'ai rêvé cette nuit que j'étais sur la route.
Je lisais ce poème et voyais se poser
sur chaque feuille lue, comme fait un baiser,
des platanes tombéeune autre feuille, rousse.

XXXVII

« Je me souviendrai de vous sur
« ma couche nocturne: dès le matin
« je méditerai vos bienfaits... »
(Ps. 62.)

David, tu t'éveillais sur ta couche nocturne,
mais la lisse blancheur des filles d'Israël
qui se penchait vers toi, modelée comme une urne,
ne te suffisait point, tu t'adressais au Ciel.

Alors, sur le désordre ardent de cette couche,
les jambes repliées sous toi, longtemps ta harpe
bourdonnait, sourde et solennellement farouche.
Et tes femmes couvraient leurs fronts de leurs écharpes.

Ce cri que tu poussais vers les errantes lunes,
il monte encore, il fait ma consolation,
plus haut que le front blanc des concubines brunes'
plus haut que ma douleur, plus haut que ma passion.

XXXVIII

C'est un repas frugal que l'on mange à l'abri,
c'est un pain virginal divinement amer
C'est le Pain qui est Dieu, par l'Esprit et la Chair.
qui nourrit, et guérit du mal de cette vie.

Ne crois pas, ô toi qui t'assieds à cet abri,
près de ces travailleurs et de ces travailleuses
dont la face est noircie par l'ombre besogneuse,
ne crois pas que ton Dieu en toi pousse un grand cri :

Car, assis au milieu des siens, à cette Cène,
le Christ parle si bas qu'à peine on peut l'entendre.
Mais bientôt je ne sais quoi d'indicible et tendre
nourrit d'encens divin l'âme et la rassérène.

Mon frère, nous voyons, toujours renouvelée,
s'arrêter un moment l'Humanité en marche,
manger le Pain de Vie multiplié dans l'Arche,
et repartir vers les Terres d'Éternité.

(1905.)

TABLE

QUATORZE PRIÈRES

ÉLÉGIES

TRISTESSES

EGLOGUES



TABLEAU D'AUTOMNE

TABLEAU D'HIVER

EN DIEU

L'ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le deux novembre mil neuf cent vingt et un

PAR

FÉLIX LAINÉ

A CHARTRES

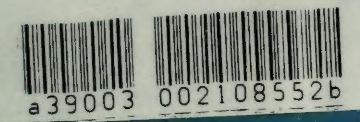
pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Chartres. — Imprimerie Félix Lainé.


a39003 002108552b

